REVUE DOMINICAINE

Directeur :
R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.
3980, rue Saint-Denis, Montréal-18, P. Q.

Vol. LXI | Tome II | Septembre 1955

Le Canada

A mon ami M. Jean Désy
ambassadeur
en témoignage de gratitude

La grandeur d'un pays ne tient pas à l'espace
Non plus qu'une victoire à l'ampleur du butin
Qu'un vainqueur trop pressé dans ses coffres entasse,
Elle tient à l'esprit qui forge son destin.

C'est l'esprit qui permet qu'un pays se dépasse,
Surtout quand il s'y mêle un sentiment divin,
Une foi qui rend forte et plus fine la race,
Et d'un progrès constant lui trace le chemin.

Ainsi le Canada au cours de son histoire...
Ses enfants en ont fait un pays merveilleux
Qui forme avec éclat un tout harmonieux.

Les œuvres de l'esprit ont consacré sa gloire,
Sitôt qu'il eût fourni le gigantesque effort
Que son sol réclamait pour qu'il prît son essor.

Rome, 17 décembre 1949

† S.-M. Gillet, O. P.
Archevêque de Nicée

Actualité de David

Qui n'a lu et relu la merveilleuse histoire du roi David ? Un film qui prend de l'âge, temporellement parlant, mais n'a certes rien perdu de sa splendeur, le *David* du cinéaste Darryl Zanuck [1], nous relate, en une série de scènes inoubliables, prodromes et péripéties d'un règne précurseur entre tous, il me semble, de l'Esprit tout court, et de l'Esprit de Dieu... Comment ce fils du peuple que fut le saint roi, un enfant, faisait paître paisiblement les troupeaux de son père, composant des cantiques, élevant déjà son âme, en versets inspirés, vers le Dieu vivant. Or, par ce sacrifice tout spirituel, mais quotidien de ses prières, sacrifice d'agréable odeur, le pieux garçon avait déjà touché, sans le savoir, le cœur de Yahweh.

Un jour, chez Isaï de Bethléem, un auguste vieillard à barbe blanche se présente. Une peau de léopard ceignait le torse imposant ; la démarche des pieds nus s'appuyait sur une espèce de haut bâton.

— Tu as des fils ? dit-il à Isaï. Je viens de la part du Seigneur.

— Plusieurs, répond Isaï. Voici Eliab, vaillant guerrier de cinq coudées de taille, à la bonne toison crépue exhalant de robustes effluves...

Le fils en question s'avança, bombant la poitrine pour mieux affirmer la puissance de ses épaules d'athlète.

— Mon deuxième, Aminadab, est rompu à la confection de javelots et cuirasses. Nul ne le surpasse dans l'art ardu de tailler la pierre et les cuivres. Mon troisième, Semmaa...

Le vieillard, en qui l'on aura reconnu le juge Samuel, chef spirituel de la nation juive, hocha la tête en signe de négation.

— Tu as, dit-il, d'autres fils ?

Isaï en fit défiler une demi-douzaine.

— Puis, repartit le père, un peu vexé, mais sur un ton plaisant, il y a David. Celui-là est un enfant, un faiseur de chansons, un rêveur de songes...

1. A l'écran, l'acteur Gregory Peck a donné du roi-prophète une incarnation qu'on ne se lasse plus d'admirer.

— C'est celui-là même que je veux voir et vers qui m'envoie le Seigneur.

Cette étrange scène se passait dans la tente d'Isaï. On expédia un serviteur quérir le jeune pasteur, qui pénétra dans la pièce en se découvrant, et se tint debout, roulant timidement entre ses doigts sa coiffe de berger. Alors eut lieu une chose inouïe. Le vieillard, mettant la main sous son vêtement, en retira, de sur son cœur, une corne de berger, l'éleva au-dessus de la tête de l'enfant, et s'étant un instant recueilli, l'y renversa... Avant donc que quiconque ait eu le temps de manifester autrement sa surprise que par un silence de saisissement, le chrême bénit coulait sur le jeune front émerveillé, oignant David conducteur du Peuple élu, roi de Juda et saint de Dieu.

La nouvelle de ce sacre improvisé ne tarda pas à se répandre. Israël était d'ailleurs, à l'époque, dans une réelle détresse. Saül vieillissant ne tenait plus le sceptre que d'une main débile. Pour mettre le comble à la grande pitié du royaume, les Philistins barbares, qui, à en croire pourtant M. Daniel-Rops, seraient les ancêtres des Aryens, la propre souche des Grecs et des Latins, et par conséquent des Occidentaux modernes, les Philistins, dis-je, avaient envahi cette terre de passage livrée sporadiquement, au cours des siècles, à tout venant, par suite surtout de sa situation de couloir, de raccourci longeant la mer. Israël et l'ennemi campaient en face l'un de l'autre, au pied du mont Tébérinthe, dans une disproportion flagrante de forces. Le peuple de Dieu, se sentant battu, avait accepté une proposition de duel qui mettrait aux prises, ainsi que le lui offraient les Philistins, son meilleur lutteur et celui que la horde infidèle déléguerait à cette fin.

Quand il s'avança dans l'arène, l'ogre chargé des intérêts étrangers n'avait pas trouvé d'adversaire qui lui vînt plus haut qu'à la cuisse. Le chef hirsute du monstre, dépassant la cime des palmiers et des platanes les plus altiers, et surmonté d'une véritable crinière rousse, prenait au soleil une teinte rougeâtre qui, jointe à la terrible réputation du fauve, jetait sur le soir fatidique comme des lueurs de sang. On ne comptait plus les têtes d'illustres conducteurs d'armée que ce foudre avait enfilées

comme des trophées au bout de sa lance honnie. Sur les marches du trône hébreu, les plus nobles scripteurs de Saül tremblaient à la seule perspective d'un combat avec ce colosse. Jonathas, héritier présomptif de la couronne, malgré les rumeurs de l'onction du petit pâtre, et par surcroît ami de cœur de ce dernier, n'était encore qu'au seuil de la prime adolescence. Nul bras ne s'offrait donc comme rempart de la Patrie.

C'est alors qu'au grand conseil de guerre qui avait réuni tous les princes du royaume, et dans une atmosphère de désespoir, une voix, partant du coin le plus sombre de la morne salle, jaillit soudain avec le joyeux sifflement d'une épée nue :

— Moi, sire, je marcherai contre Goliath.

— Qui a parlé ? demanda Saül.

Le petit David frottait, dans l'ombre, des armures. Il marcha droit jusqu'auprès du trône, pendant qu'un conseiller retors glissait à l'oreille du monarque :

— Que Votre Majesté le laisse aller ! Nous verrons par l'issue de ce combat, perdu d'avance selon moi, le bien-fondé des bruits voulant que le fils d'Isaï soit déjà l'Oint du Seigneur.

On sait le dénouement du drame. Avec sa seule fronde, notre petit bout d'homme s'en vint vers le géant et, après avoir paré plus d'un javelot habilement lancé, bravant les rires de la soldatesque, ficha droit dans la tempe de son ennemi une pierre en forme de flèche acérée. Victoire pour Juda, et pour David, malgré la jalousie de Saül, qui poursuivit longtemps son défenseur dans sa demi-gloire, allant même jusqu'à recourir aux assassins pour se défaire de cette gênante personne. Dans un engagement contre l'Amalécite, Saül finit par tomber, et non loin du vieux roi, à quinze ans à peine, le bien-aimé Jonathas, que David pleura longtemps comme un frère. Mais l'enfant prédestiné, après le triomphe et les périls de la bataille, était revenu à ses troupeaux, dans les verts pâturages de son père. Là, ce premier en date, et sans doute le plus éclatant des contemplatifs de tous les temps, avait retrouvé la flûte et les hymnes de son enfance. Chaque jour, le créateur de l'immortelle et toujours si actuelle poésie liturgique de l'Eglise, s'était repris à élever vers Dieu son cœur

candide et ses couplets innocents. C'est au fond de cette pure et mystique solitude que viendront le chercher les princes des prêtres pour le proclamer roi.

* * *

Les années passèrent. Depuis dix ans, David était assis sur le trône de Juda. Il n'avait pas manqué de mener son peuple de victoire en victoire, comme le laissaient présager ses prometteurs débuts de l'époque de Saül. On se souvient de l'épigramme qui circulait sous le manteau au temps du feu roi et avait porté tant d'ombrage au vieillard :

Saül a tué ses mille,
Et David ses dix mille...

Quels transports lyriques continuaient d'enchanter l'isolement où, dans le tumulte d'une cour brillante, vivait quand même ce haut génie, familier de l'Esprit de Dieu ? Se lassa-t-il de la vertu ou, dans sa passion d'arracher des larmes au Seigneur, le Démon de Midi livra-t-il un assaut particulièrement irrépressible au serviteur de Yahweh, à cette forteresse ci-devant défendue de la force même d'En-Haut ? Toujours est-il que, chez David, le malheur entra par les fenêtres des yeux. Un jour qu'il se promenait sur sa terrasse la plus élevée, il aperçut, au milieu d'un toit voisin, une femme radieusement belle qui se dépouillait de ses vêtements pour entrer au bain. David avait de pleins sérails d'épouses, mais ce fut celle d'un autre homme qui le tenta. Il devint follement amoureux de cette beauté.

Il se trouvait que Bethsabée était mariée à un preux d'Israël, l'un des guerriers les plus intrépides et les plus dévoués à son roi : Urie, surnommé le Héthéen, un pilier du trône. Le saint monarque céda à l'infâme tentation d'investir Urie d'une mission militaire d'où il savait que le soldat ne reviendrait pas vivant. Sur un ordre traîtreux du monarque, l'infortuné tomba au champ d'honneur, transpercé peut-être par derrière.

Le Ciel irrité fut prompt à tirer vengeance de tant d'iniquité. Le prophète Nathan s'amena, en peau de bête, exposer à David la parabole suivante : « Il était une fois un homme qui possédait des troupeaux in-

nombrables. Un voisin, lui, n'avait qu'une toute petite brebis à chérir, sur laquelle le premier jeta son dévolu. Celui-ci tua le propriétaire pour s'emparer de son bien. Que mérite l'auteur d'un tel forfait ? » — « La mort », répondit le roi, indigné. — « O roi, reprit le prophète, tu as prononcé ta propre condamnation. Aussi, voici la parole que t'adresse par ma bouche le Seigneur Dieu. Israël sera frappé de mort. Hommes et bêtes seront décimés. Une sécheresse sans précédent fondra sur le pays, entraînant l'implacable famine. Enfin, tout adultère sera châtié... »

Car il faut dire qu'un mois après la chute, au combat, d'Urie le Héthéen, David avait épousé, en bonne et due forme, la veuve du malheureux, à l'expiration du deuil officiel. Ils attendaient un fils : l'enfant mourut au bout de quelques jours, dans son berceau, d'un mal inconnu. Les affreuses prédictions de Nathan ne tardèrent pas à se réaliser plus sinistrement encore. En une nuit, les sources tarirent dans Juda, et toute fleur sécha sur sa tige. Des sables brûlants se soulevèrent aussitôt en tourbillons continuels, pendant que des nuages de sauterelles s'abattaient sur les récoltes comme une poussière de chlore, ne laissant dans les champs que de la paille. En cours de route, les chameaux voyageurs allongeaient le cou et mouraient, léchant la roche fumante du désert.

D'ailleurs, David, dévoré de remords et de repentir, n'avait pas attendu cette abomination de la désolation d'Israël pour ressentir en sa propre âme une mystérieuse stupeur, puis le retrait inévitable, et comme tangible, de Dieu. Tout ce qu'il avait aimé, dont il avait pu jouir jusque-là, tels les fameux trésors de la légende, se mit à tourner en cendre entre ses doigts. La cithare aujourd'hui sans charme, qui si souvent accompagnait autrefois les mélodies intérieures du poète, ne bougea plus de son clou d'or au mur. Tout mets, sur les luxueuses tables, se vida de saveur ; toute coupe, de délices. Bethsabée elle-même, à la chevelure jadis irrésistible, ne trouvait plus de rêts par où retenir l'amant glacé devenu impossible à satisfaire.

Le peuple rendit bientôt responsable de son infortune l'ancien pâtre installé sur le trône de Juda. On commença d'évoquer avec nostalgie les « beaux jours » du roi Saül ; à regretter la mort prématurée de Jonathas.

L'envie alimentant le venin des langues, on accusa l'action coupable du prince régnant, laquelle, semble-t-il, s'était ébruitée à la longue parmi les courtisans les moins féaux. L'union contractée dans le sang par un roi homicide avec sa complice de débauche : telle était la raison de la colère de Dieu et des calamités du peuple juif ! La personne de l'Oint du Seigneur demeurait inviolable, mais il n'en était pas ainsi de la nouvelle reine d'Israël, qu'on n'appelait plus guère que « l'usurpatrice ». Moïse n'avait-il pas prescrit de lapider toute épouse qui serait infidèle à son légitime conjoint ? Une nuit, les notables les plus hardis de la nation se portèrent, torche en main, au palais souverain pour réclamer la tête de Bethsabée.

* * *

A ce monarque dont le vieillard Samuel avait, dès l'enfance, oint la tête d'huile au nom de Yahweh, il restait un recours dans son malheur, et parmi tant de ruines : la prière. Nathan était venu au palais royal exiger, de la part du peuple, et de la part de la justice divine, la mort de Bethsabée. Si la miséricorde et la bonté de Dieu n'étaient pas épuisées, comme le porte génialement le Psaume LXXVII, Bethsabée ne mourrait pas...

Rappelons que, le premier en Israël, David avait dressé un tabernacle à l'Arche de Yahweh, errante jusqu'alors, depuis les jours de la sortie d'Egypte et de la Nuée phosphorescente dans le désert. C'est même à l'occasion de ce haut fait que Dieu avait juré à David l'alliance pacifique avec son Oint, la famille de celui-ci, et sa postérité à tout jamais, selon le texte messianique du Livre des Rois. Lors de la mémorable dédicace, n'advint-il pas qu'à l'entrée sous la tente, les bœufs de trait ayant fait un faux pas, Oza, gardien du parcours, s'était avancé vers le chariot pour empêcher le sacré symbole de choir par terre, mais fut foudroyé à l'instant même, pour avoir osé toucher à l'Arche avec des mains non consacrées.

David se leva donc, ce jour-là, et, vêtu d'un ample manteau sombre, monta vers le Saint. On accédait d'abord dans une salle où brûlaient, nuit et jour, l'encens et les quatorze luminaires d'une paire de candélabres en or pur. De là, on entrait dans le Saint des Saints, sanctuaire de l'Arche,

où le grand-prêtre, une fois par an, était seul autorisé à pénétrer. David fut droit devant lui et, tombant à genoux, se prosterna au pied de l'Arche, cependant qu'il adressait à Yahweh une supplique d'une ardeur telle qu'il n'en avait pas jailli de son sein depuis bien longtemps. C'était toute l'argumentation véhémente du *Miserere* qui, cette fois, passa dans sa voix. Toute la candeur de son enfance retrouvée se fondait soudain avec la fougue et les charbons incandescents de ce cœur d'homme, consommé en humilité et en douceur ainsi que l'attestent les inépuisables mansuétudes témoignées par lui à un Saül et à un Séméï, à son fils rebelle Absalon, et à tous ses persécuteurs.

Il parla de ses crimes, sans cesse présents devant ses yeux : « Tu as devant toi, disait-il, effondrée à tes pieds, ta créature, la plus misérable de tes créatures, ô Yahweh, et qui mérite cent fois la mort. J'ai fait ce qui est mal à tes yeux, et péché, moi seul ; l'homme n'opère pas ces discernements, mais toi, confondras-tu toujours l'innocent avec le coupable ? Châtie, de grâce, châtie cependant non en homme mais en Dieu ; que sur moi seul retombe le courroux de ta face, mais que les justes vivent, pour exalter ta clémence et proclamer tes miséricordes ! C'est dans l'iniquité que ma mère, concubine d'Isaï, m'a conçu, et tu sais d'ailleurs de quel limon tes créatures sont formées : peux-tu raisonnablement, ô Dieu, attendre d'elles autre chose que la noirceur et la trahison ? L'artiste construit-il pour détruire ; et toi, souverain Artisan, te plairais-tu à réduire à néant l'ouvrage de tes mains ? Si tu extermines, quelle gloire retireras-tu de lèvres scellées pour toujours au sceau de ta colère ? La cendre n'a plus de bouche pour la louange ! Foudroie donc, oui, foudroie ton serviteur infidèle, ô Yahweh, mais pardonne, pour la gloire de ton nom, à qui n'a cessé de marcher dans la droiture : que ne périsse aucun de ceux sur qui, malgré mes propres turpitudes, le nom du Seigneur a été invoqué ! »

Le roi pria des heures ainsi, écroulé, et comme insensibilisé, ayant perdu toute notion du temps, et aussi de la fatigue, car son émotion le brisait. Puis, soudain, comme pour ponctuer l'apogée dramatique de son plaidoyer, il se dressa, saisit des deux mains les cornes de l'autel, et resta

là, suspendu dans une espèce de transe extatique, s'attendant certes, au souvenir d'Oza, à être pulvérisé sur place pour sa témérité vis-à-vis de l'Arche. De fait, il n'avait pas terminé sa prière et jeté ce cri pathétique, que le ciel gronda en effet, tandis qu'une immense clameur s'élevait parmi le peuple d'Israël massé au pied de la colline, tout autour du tabernacle. C'est que, sur cette terre desséchée par vingt mois d'une aridité désespérée, avait commencé, au moment même de l'audacieuse étreinte, à descendre du ciel une ondée régénératrice, avec la fraîcheur d'une bénédiction ; et que, dans un décor qui paraissait avoir désappris les onctions salutaires, montait l'arc-en-ciel de la réconciliation.

Bethsabée ne mourut point, mais elle devait mettre au monde un fils dont il est écrit que, « dès sa naissance, Yahweh l'aima » : ce fut Salomon l'incomparable, qui régnera, quarante ans d'un règne glorieux, dans sa sagesse, sur le peuple élu. Mais surtout, l'étoile juive aux six pointes, emblème de prédilection dans l'ancienne synagogue, comme dans la nouvelle, céderait un jour la place à la lettre Tau, cette initiale mystérieuse et séculaire du nom de Dieu remontant, semble-t-il, à la préhistoire, et ayant déjà forme d'une croix. Les accents les plus déchirants, les plus inspirés du saint roi, d'un lyrisme magnifiquement actuel de nos jours et à jamais, n'annoncent-ils pas ce Fils lointain des entrailles de David vers l'avènement duquel ont soupiré les Patriarches et les Prophètes ?

Oui, le Christ est là, avec *son âme triste jusqu'à la mort*, lui que *des ennemis ont environné de toutes parts*. Il a été *rassasié d'opprobres* et *a cherché en vain un consolateur, un ami parmi ceux qui en voulaient à sa vie ; dans sa soif, il a été abreuvé de fiel et de vinaigre. Ils ont percé ses mains et ses pieds ; ils ont compté tous ses os.* Car *Dieu l'avait vraiment abandonné, et il a rendu l'âme* sur un gibet, *en remettant au Père son esprit.* Mais son Père l'a ressuscité d'entre les morts, et après la Passion si dolente de notre doux Seigneur et Sauveur Jésus, savourons à cœur joie, prédite en des versets fulgurants et millénaires, la victoire ultime, définitive, éternelle, promise, sur la mort, à tous ceux qui auront eu foi en lui, et en sa propre renaissance, dans le temps, hors de l'impuissant sépulcre.

Jeannine Bélanger

La Gratitude selon l'Evangile

I

Le bon Larron récompensé

« En vérité, je te le dis, aujourd'hui même, tu seras avec moi au Paradis ».

La réponse de Jésus au bon Larron n'a guère été considérée comme une déclaration de principe ! Au lieu d'en amplifier la portée, la piété chrétienne l'a toujours tenue pour une mesure exceptionnelle. Le « bon Larron » n'est que l'heureux bénéficiaire d'une amnistie *in extremis*. Une sainte Thérèse de Lisieux, elle-même, le qualifie de « voleur de Paradis ». L'on dirait que le misérable dut exclusivement son salut à un coup de chance... Comme si son mérite se réduisait à s'être trouvé là au bon moment pour servir, à la miséricorde de Jésus, de premier « cobaye ».

Ainsi, son entrée au Ciel serait le résultat d'un coup de majesté, sublime mais gratuit. Elle serait, sur le plan réel, l'illustration de la parabole où l'embauché de la dernière heure reçoit, bien qu'il n'ait rien fait, un salaire identique à celui des ouvriers qui travaillèrent tout le long du jour !

Voilà pourquoi nous envions, plus que nous l'admirons, ce brave « bon Larron », profiteur sublime...

* * *

Aussi bien, comme pour excuser tacitement Jésus, de son geste de pitié quelque peu insolite, la « tradition » [1] s'est emparée, comme d'une mise au point providentielle, de l'autre compagnon de supplice qui, lui, insultait Jésus. En le qualifiant de « mauvais », elle rétablissait l'équilibre, en laissant, au moins tacitement entendre qu'à son égard, Jésus « fit son devoir... »

1. A vrai dire, cette « tradition » n'appartient nullement à l'enseignement officiel de l'Eglise. Elle fait partie de l'imagerie « édifiante » à laquelle, sans songer à mal, certains éducateurs recourent.

Quelqu'apaisement qu'elle puisse apporter à notre goût de la symétrie, cette subtile antithèse repose sur une hypothèse aussi gratuite que monstrueuse ! De quel droit qualifier de « mauvais » — donc, de laisser sous-entendre « damné » — le larron dont l'Evangile ne précise point les sentiments derniers ? Jamais le silence n'a, de la part de Jésus, signifié la réprobation. Devant la femme adultère qu'il renvoya pardonnée, il se tut longuement...

Comment oser, surtout en pareil moment, lui prêter à l'égard d'un misérable dont il partageait le supplice, une sévérité qu'il n'eut point pour ses bourreaux ? La souffrance horrible constituait une bien autre excuse que l'ignorance de ceux qui, de sang-froid, le firent condamner ! En vérité, cette « tradition du mauvais larron » s'avère d'une cruauté révoltante.

Elle contredit l'esprit même du livre de Job. Bien avant l'Evangile, il y était révélé que Dieu, qui « sonde les reins et les cœurs », ne juge point les siens d'après leur langage. A travers leur identité de mots et de cris, il discerne la douleur de la révolte. Au pauvre Job qui surveillait si peu son vocabulaire, il conserva son amitié. Et l'on voudrait que son propre Fils, qui, en sa propre chair, traversait le même océan de douleurs que son insulteur, se soit montré impitoyable !

* * *

Sa propre expérience révèle à Jésus les conséquences sur l'âme des bouleversements éprouvés par le corps ! Il sait combien la souffrance submerge la conscience. Aussi bien mesure-t-il à sa juste valeur la qualité d'âme qu'exigea, en un tel moment, le geste du bon Larron...

De ces paroles, nées du plus pur du cœur humain, l'Evangile nous rapporte expressément les termes. Le malheureux trouve d'abord la force de faire taire son compagnon (y parvient-il ?) puis, humblement, s'adresse à Jésus : « Jésus, *souviens*-toi de moi lorsque tu viendras dans l'éclat de ton règne... »

Ce mort social, ce rebut d'humanité, ce criminel de bas étage, conservait en lui une droiture, une pitié, une douceur, plus fortes encore que

sa souffrance horrible ! Ce déchet vivant, méprisé de tous, dont nul ne sait même plus le nom, démontre, vis-à-vis de Jésus, un courage et une délicatesse dont, à part sa mère, personne au monde, même les apôtres en leurs meilleurs jours (et maintenant ils avaient fui ou restaient silencieux), ne lui avait, à un tel degré, donné la preuve.

Comment eût-il pu en justice n'y point répondre ? Lui qui, devant toute manifestation de confiance et de foi, n'avait jamais caché son admiration, ne pouvait se contenter ici d'une approbation silencieuse. Moins qu'avec quiconque, Jésus se garderait, vis-à-vis de ce paria, que nul n'avait peut-être jamais remercié, de se départir de cette reconnaissance, dont il avait, toute sa vie, donné tant de preuves.

En son honneur, il mettra à exécution sa promesse de « rendre au centuple » le moindre bienfait ! Il va, avec une munificence inouïe, combler ce pauvre qui, malgré sa nudité, a tiré de son cœur le don le plus royal que l'homme puisse faire à l'homme : l'amitié. « Aujourd'hui même, tu seras avec moi au Paradis... »

II

Une promotion embarrassante

Sa prodigieuse investiture n'a guère augmenté le prestige, ici-bas, du « bon Larron » ! Même garantie par Jésus, elle lui a valu, auprès des chrétiens, le très banal qualificatif de « bon... » Nul ne s'est mis en frais pour suppléer à son anonymat, ni même pour le désigner autrement que par un passé déclaré par Jésus amplement réparé !

L'on dirait vraiment que nous n'admettons qu'à contre-cœur la réalité de la solennelle promesse de Jésus en croix ! Le tout premier entré au Paradis, en est le moins glorieux ! Son souvenir compte si peu, que la liturgie ne lui a consacré aucun office spécial... Tout juste le mentionne-t-elle durant la semaine sainte ! Les penseurs les plus audacieux, et les prédicateurs les plus diserts, l'ont laissé de côté. Son souvenir que, de

générations en générations, transmet l'Evangile, nous arrive singulièrement dépourvu de commentaires ! Il est, de la Passion, un simple incident dont on se garde de majorer l'importance. Comme si son « cas », encore en litige, avait constitué, de la part de Jésus, une sorte d'excès sublime, dont il vaut mieux ne point trop parler...

Les artistes eux-mêmes, pourtant si audacieux, ne savent où loger cet encombrant bienheureux ! En aucune des multiples représentations du Paradis, nous ne le voyons figurer dans l'entourage immédiat du Roi de gloire. Jésus-Christ traiterait-il son compagnon d'entrée au Paradis, son ami du temps de misère, en parent pauvre, dont on ne tolère la présence qu'à condition qu'il se fasse oublier ?...

* * *

Aussi brutalement formulée, une telle question nous indigne. Loin de nous la pensée de critiquer Jésus-Christ. Le respect nous en empêche. Le respect ? Mais aussi la crainte de trop manifestement ressembler au frère aîné de l'enfant prodigue, aux ouvriers de la première heure ou aux pharisiens qu'à des titres divers la bonté de Dieu indignait. Nous ne sommes ni jaloux, ni mesquins, ni stupides !

Et cependant, à notre insu, notre manque d'enthousiasme à l'égard du bon Larron trahit notre désarroi profond. Cette fois, il ne s'agit plus — comme avec l'enfant prodigue ou les ouvriers de la vigne — de héros d'histoires imaginaires, mais du cas réel d'un homme vivant, d'un bandit, de grands ou petits chemins. Et ceci change tout ! Car il n'est plus question de s'émouvoir ou d'admirer, mais de conclure...

Or, en ce domaine, nos habitudes mentales sont en contradiction formelle avec les gestes de Jésus-Christ. Nous sommes, en matière de récompense, infiniment plus exigeants ! Nous mesurons, avec une prudence extrême, nos témoignages d'admiration et de gratitude. Nous réclamons des preuves nombreuses, éclatantes, hors-série, dont nous vérifions, avec minutie, l'authenticité. Nous ne plaçons qu'à coups sûrs le tout petit capital de générosité dont nous disposons ! Les soupçons, les hypothèses,

les jugements téméraires, les présomptions ne sont plus de mise : l'expérience des hommes ne nous a-t-elle pas depuis longtemps rendus sceptiques au sujet de la sincérité et de la bonté des « gestes les meilleurs » de nos contemporains ? Aussi, nous livrons-nous, avant d'affirmer d'un de nos pareils qu'il est un génie ou un héros, à une multitude d'expertises et de contre-expertises.

Que dire, lorsqu'il s'agit des titres d'une créature humaine à la reconnaissance divine ? Les œuvres les plus pures ne sont que souillures auprès de la perfection infinie. L'introduction au ciel du saint le plus méritant n'est jamais une question de droit strict. Aussi l'appréciation des chances à la très haute bienveillance du Seigneur requiert des précautions de surcroît : la vérification de l'héroïcité des vertus et le contrôle des miracles, signes de l'approbation de Dieu...

* * *

La révélation concernant la justice divine renforce notre conviction instinctive, que seules sont vraiment méritées les récompenses dont, à l'avance ou après coup, les bénéficiaires ont acquitté le juste prix. Aussi accordons-nous, sans réticence aucune, notre dévotion aux saints qui ont « honnêtement » gagné leur bonheur. Le maintien d'un Simon-Pierre à la tête de l'Eglise ne nous scandalise aucunement : ses larmes après le reniement, sa triple confession d'amour au bord du lac, sont des gages objectifs de sa sincérité.

La conversion de Marie-Madeleine, manifestant publiquement son repentir, ne nous surprend pas. L'absence de précisions historiques nous a permis de concevoir sa vie, après le retour de Jésus vers son Père, comme une longue période de réparation et de compensation. Au thème de « l'apôtre parmi les apôtres (*apostolorum apostola...*), les peintres ont préféré celui de la « Madeleine pénitente », n'en finissant plus — au fond de sa grotte — de s'acquitter de sa dette à l'égard de Celui qui l'avait si royalement pardonnée. C'était là une manière, élégante et discrète, de détourner notre attention de l'aspect, pour nous, le plus mystérieux de la miséricorde divine : la gratuité.

La prodigalité en matière d'indulgence nous est si inconnue que certaines paraboles de Jésus demeurent pratiquement pour nous lettre morte. Certes, nous admettons que Dieu puisse agir en roi annulant la dette exorbitante d'un créancier, en père accueillant un fils dévoyé comme si rien ne s'était passé, en maître payant aux premiers et aux derniers embauchés un salaire égal. Nous lui reconnaissons le droit absolu de rendre au centuple un verre d'eau, d'établir dans de grandes choses un serviteur fidèle à s'acquitter de besognes très humbles, de considérer comme dignes du salut éternel des services aussi prosaïques que l'apaisement d'un affamé ou d'un assoiffé, la visite d'un malade ou d'un prisonnier.

Mais nous n'osons croire à la réalisation concrète d'un programme qui bouleverse de fond en comble nos critères d'appréciation des mérites. Et voici que le cas du bon Larron nous y oblige !

Impossible cette fois de nier que la parole « les derniers seront les premiers » soit autre chose qu'une boutade. Quelques paroles à peine — qui n'ont rien de sublime, d'historique ni même d'édifiant — suffisent à mériter le ciel. Et cela, le jour même ! Sur ce point, Jésus ferme à notre imagination toute issue : nous ne pouvons même pas prêter à ce rescapé de la dernière heure une fin de vie réparatrice...

Pour avoir gagné son Paradis trop tôt, le bon Larron a sur terre perdu sa légende...

L'estime que nous lui portons reste de commande. Nous n'arrivons point à lui pardonner d'avoir si aisément extorqué le pardon de Jésus, et si habilement tiré parti de la situation. Tout larron qu'il fût, il s'est vu dispensé même du purgatoire. Aussi l'avons-nous soigneusement exclu des listes de nos saints protecteurs. Il est trop... hors série.

Que lui importe ! Au cœur de l'éternité, il demeure à jamais, le vivant, le joyeux, l'insolent témoignage d'une justice infiniment mieux avertie que la nôtre ! Lui, l'oublié, possède un privilège qu'aucun saint du Paradis ne saurait lui ravir, ni aucun théologien lui contester : celui d'être le seul directement « canonisé » par Jésus-Christ en personne !

Nous ne pouvons non plus dissimuler la place de choix qu'il occupe dans l'Evangile. Que nous le voulions ou non, il est au cœur de la Passion. Il est, avec la Mère des douleurs et le disciple bien-aimé, le seul être humain à qui, du haut de sa croix, le Fils de Dieu a directement adressé la parole...

Nous voici forcés d'admettre l'importance majeure attachée par Jésus « au joli geste » de son compagnon. L'attention qu'en pareil moment et malgré son propre épuisement, il porta aux quelques paroles (peut-être simplement murmurées) de son compagnon, démontre qu'elles représentaient à ses yeux infiniment plus que toutes les pénitences, et tous les sacrifices. A travers elles, passait le meilleur, le plus pur, d'un être humain... ce que, peut-être, en dehors de sa Mère, il n'avait jamais jusqu'ici rencontré... Y répondre fut pour lui un devoir de justice. Aussi, pour souligner davantage la gravité à ses yeux de l'acquittement d'une telle dette, il lui a délibérément conféré l'allure d'un message suprême.

« Partout où l'Evangile serait publié », chacun, jusqu'à la fin des temps, saura que « l'accomplissement de toute justice » que fut sur terre la vie du Verbe fait chair, s'est achevé par un acte de gratitude à l'égard d'un vulgaire larron ! Le Souverain Juge ne voulut point quitter ce monde sans avoir publiquement « rendu justice » aux mérites d'un criminel.

III

Les conclusions qui s'imposent

De cet exemple, vieux de vingt siècles, qu'avons-nous fait ? Depuis la scène du Calvaire, nul n'a le droit d'ignorer que récompenser est l'un des soucis majeurs de la justice selon Jésus-Christ. La gratitude et la reconnaissance sont des vertus dont personne n'est dispensé. Elles constituent des obligations morales que tous sont en justice tenus d'acquitter.

Il suffit, pour apprécier les résultats concrets de ce principe, de comparer son influence sur les deux exigences de la justice proprement dite. « Rendre à chacun ce qui lui est dû... » s'entend en bien ou en mal, selon

qu'il s'agit de mérite à récompenser ou de culpabilité à châtier. Or, même dans les sociétés les plus officiellement imprégnées de christianisme, nous voyons — au moins dans le domaine public — ces deux fonctions très diversement remplies. La gratitude et le châtiment sont loin d'être à égalité !

* * *

La gratitude officielle est un privilège personnel exclusif du pouvoir. Nul ne l'exerce sans son mandat. L'appréciation des mérites et des récompenses relève de la bienveillance du chef, de son sens de l'équité. Lui seul, en son âme et conscience, décide, sans avoir de comptes à rendre à personne, de leur degré et de leur opportunité. La coutume en est si bien établie, qu'aucun chef de gouvernement n'a été, par aucun parlement, interpellé sur ce point !

En fait, la reconnaissance — si honorée qu'elle soit sur le plan théorique — n'a jamais constitué qu'une vertu « politique » mineure. Son exercice exige une prudence sage, plus soucieuse des répercussions sur le bien commun, que des résultats sur les individus. L'ingratitude est pour un roi moins périlleuse que l'excès de générosité ou le manque de discernement ! Le mécontentement qu'elle suscite n'a jamais coûté à un prince sa couronne ou sa tête ! Si haut placé qu'il soit, tout chef est perdu qui se montre trop ouvertement l'obligé de ses inférieurs ! Sans qu'on l'en instruise, il connaît d'instinct les époques où l'acquittement de ses obligations morales sert son propre prestige. Aux débuts, pour assurer sa réputation. Ensuite, pour s'assurer des dévouements, faire taire et rallier les mécontents. Mais, de toutes les périodes, la plus propice a toujours incontestablement été celle des guerres... le temps où, pour les individus, « le sort le plus beau, le plus digne d'envie », est de « mourir pour la Patrie ». Alors il devient juste, équitable et salutaire — et nécessaire aux survivants — que pleuvent la gloire et les citations, et que se multiplient les héros. Nul alors n'ignore qu'un « brave » ne peut que « mourir en beauté ...»

La paix est, pour la gratitude, un temps de sécheresse. Les « victimes » du devoir, de la science ou des arts, les inventeurs et les génies, savent

qu'ils n'ont droit, sauf exceptions rares, qu'aux honneurs posthumes. Aux simples honnêtes gens, le témoignage de leur propre conscience suffit !

* * *

Tout citoyen « conscient et organisé », a été sur ce point si bien éduqué, qu'il discerne fort bien la hiérarchie des droits que confère ici-bas le mérite. Il sait que la reconnaissance, toute morale, de son honnêteté ou de ses talents, ne lui permet nullement d'exiger une récompense quelconque. La gratitude ou les distinctions supposent des services exceptionnels. Passé l'âge de la scolarité, la société ne décerne, en dehors du « certificat de bonne vie et mœurs » que des prix d'excellence.

La modestie est, sur ce point, de rigueur. La moindre réclamation fait figure de scandale, d'un étalage de mauvais goût prétentieux. En guise de récompense, elle attire le blâme !

Les seuls droits « légaux » qu'un homme juste soit admis à faire valoir en justice, sont celui de se défendre s'il est injustement diffamé ou accusé, et celui de porter plainte des injustices commises à son égard ou des torts qu'il a subis. Il a le droit de réclamer, d'exiger la proclamation de son innocence, le maintien du *statu quo*, et la réparation des dommages qu'on lui a causés. Rien de plus !

En dehors de là, la justice l'ignore. Son cas n'intéresse nullement la loi. Les « droits à la gratitude » ne font point partie des « Droits de l'homme » juridiquement consacrés. Les dettes fondées sur le mérite ou les services rendus ne sont point, pour les autorités publiques, des obligations de justice stricte. Nul juriste ne les a codifiées. Aucun droit officiel ne comporte, en regard du code pénal — toujours minutieusement prévu — un code de gratitude... Dès qu'il s'agit du bien, « rendre à chacun ce qui lui est dû », est une question de morale, non de droit !

* * *

S'il se réserve d'exercer personnellement le droit de récompenser, le Responsable de l'Autorité, juge suprême des mérites et des torts, confie à la « justice » celui de punir. Elle est la spécialiste exclusive des responsabilités les plus odieuses du pouvoir.

Elle constitue, en tout pays, une institution fondamentale, ayant son personnel et ses locaux. Son autorité absolue se confond avec celle de la loi, que « nul n'est censé ignorer » et en fonction de laquelle elle juge en toute objectivité.

Elle n'attend pas, pour se mettre en branle, qu'on la sollicite ! Les délinquants ont le privilège de se voir, par la police, poursuivis, recherchés, saisis. En leur honneur, « le Parquet se déplace ».

Les délits, graves ou légers, valent à leurs auteurs une attention officielle sans commune mesure avec celle dont le dévouement est l'objet. Tout tribunal, qui se respecte, ne se contente point d'un simple constat. Il lui faut, pour juger, avoir, avec un soin minutieux, établi et reconstitué « la vérité... toute la vérité ». Le malfaiteur le plus banal a son dossier, ses fiches de police, son casier judiciaire. Il bénéficie d'une publicité qu'ignoreront toujours la plupart des citoyens sans histoires. La justice s'occupe si bien des coupables que, jusqu'à leur mort, elle ne les oublie plus.

D'une telle sollicitude, les honnêtes gens auraient grand tort d'être jaloux. Ils doivent au zèle de la justice de pouvoir, en toute sécurité, aller et venir, travailler et dormir, exister et... pratiquer la vertu. Sa vigilance les protège contre les autres, mais aussi contre eux-mêmes !

De combien d'honnêtetés la peur diffuse — née de la crainte respectueuse — qu'inspire la justice, n'est-elle point gardienne ! Certains mots nous indignent parce que trop exacts. Tel celui d'un personnage des *Mouches* de Sartre : « Il faut avoir peur, mon chéri. Grand peur. C'est ainsi qu'on devient un honnête homme... » Il n'est pourtant que l'écho, dans l'ordre civique, d'une vérité valable dans l'ordre spirituel lui-même. Le livre des Proverbes nous l'assure : « La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse ».

IV

Le principe nouveau introduit par Jésus-Christ

Avec plus ou moins d'élégance, tous les responsables de l'ordre social ont, sans exception, fait de la crainte un ressort essentiel de la

conduite des hommes. Ils ont, faute de mieux, prévu le pire. De cette politique, surtout négative, la tranquillité extérieure obtenue ne saurait faire oublier les rançons...

Autre chose déblayer le chemin et le terrain où les humains ont à faire leurs preuves, autre chose leur procurer le maximum de chances ? Les volontés, même les meilleures, demeurent humaines, donc fragiles, exposées à la fatigue et à l'usure. Or, en dehors des rappels au devoir, quel stimulant, quel encouragement positifs offre-t-on aux consciences ? Aucun, sinon la satisfaction, toute personnelle, d'accomplir leur devoir ! Les esprits les plus droits, les cœurs les plus fervents se savent, dès le départ, voués à la gratuité pure... à l'héroïsme. Ils l'acceptent, bien sûr, mais combien de temps durera leur courage ?

Avec une désolante monotonie, l'Histoire nous offre le spectacle de sociétés et d'institutions, civiles ou autres, qui, au lieu de monter, vont s'abaissant. Une fois épuisés les premiers enthousiasmes, la masse retombe dans une médiocrité lamentable. L'immense majorité ne tarde point à se contenter de survivre et d'assurer le minimum. Combien éphémères sont les beaux débuts où dominaient l'émulation et le dévouement ! D'autres soucis, infiniment moins nobles, les ont remplacés, qu'expriment des expressions dont la gouaille vulgaire trahit la baisse du goût de vivre, du courage et de la fierté : « point trop n'en faut », « pas de zèle », « pas d'histoires », « tirer son épingle du jeu », « ne point se faire remarquer », « faire juste son devoir... »

Au lieu de se scandaliser de cette démission collective inavouée, il serait infiniment moins hypocrite — et plus efficace ! — de remédier au postulat absurde, tacitement admis par les dirigeants humains. Ils n'ont su prévoir que les problèmes posés par le mal. Des bonnes volontés ordinaires et des courages moyens, ils n'envisagent rien d'autre que les défaillances possibles. De là leur « politique » pratiquement négative, où la crainte des châtiments joue un rôle dont quelques vagues glorifications des impératifs du devoir ne sauraient compenser l'odieux. Si brûlants qu'ils soient, les sentiments les meilleurs ne sont point inépuisables, ni

les désirs les plus purs infinis. En fait, les représentants de l'ordre prétendent entretenir et ranimer un foyer, en le débarrassant de ses cendres et en soufflant les braises...

* * *

Dieu n'a point créé l'homme en vue de l'effort pour l'effort ! La conscience et le cœur exigent, comme les plantes, certaines conditions essentielles. La gratuité pure, c'est-à-dire l'absence totale d'espoir de réussite, de marque d'estime ou de gratitude, leur est aussi fatale que la privation d'oxygène, de lumière, de chaleur et d'eau.

Plus humain que leurs dirigeants, Dieu n'a jamais présenté aux hommes le désintéressement absolu — lequel est psychologiquement impossible — comme un idéal de perfection. Aucun législateur au monde n'a accordé une telle importance aux récompenses attachées à l'exécution de ses commandements. Dès l'Ancien Testament, toute créature humaine, quelle qu'elle fût, savait qu'elle pouvait compter sur la gratitude infinie de Dieu.

Et voici que, loin de modifier cette politique, Jésus l'accentue ! Il nous démontre, par toute sa conduite, que Dieu n'attend point la mort pour rendre justice à ceux qui l'aiment. Jamais il « n'a laissé passer », sans le récompenser, le moindre témoignage de ferveur ou de dévouement. La promotion du bon Larron nous prouve l'importance, aux yeux du Christ-Roi, Souverain Juge, du rôle, dès ici-bas, de la gratitude.

Parce qu'il connaissait, de nos cœurs, les secrets, le Fils de Dieu fait homme a adopté à notre égard une politique infiniment plus réaliste et constructive que celle des humains. Jamais il ne nous parle des difficultés du programme sans en révéler les heureux bienfaits. Le *Sermon sur la Montagne* est tout entier centré sur l'idée de bonheur. Les béatitudes éclairent et justifient la loi nouvelle. A cette solennelle affirmation de principe s'ajoutent les multiples paraboles qui, toutes, nous montrent Dieu soucieux de récompenser selon leurs mérites les travaux des siens. Le Seigneur, révélé par Jésus, est un Maître juste.

Or — et ici nous sommes aux antipodes des traités d'éducation civique — la reconnaissance du juste Juge n'est point exclusivement réservée aux héros ! Les humbles et les petits y ont également droit, qui n'ayant l'occasion, pour prouver leur amour, d'accomplir des actions extraordinaires, doivent se contenter de gestes aussi prosaïques que le don d'un verre d'eau, ou d'une bonne parole à un condamné.

Au courage et à la patience de ces gagne-petits, dont se compose ce que Péguy appelait la « piétaille » anonyme du royaume de Dieu — et que la société ignore ! — Jésus-Christ a eu grand souci de rendre hommage. Que n'a-t-il fait pour les encourager ? Nietzsche l'avait bien compris qui s'écriait : « jamais, je ne pardonnerai à Jésus-Christ, et à saint Paul, d'avoir rendu les pauvres gens intéressants !»

* * *

De l'équité de Dieu, les apôtres, délégués de l'autorité de Jésus-Christ, sont les témoins en ce monde. Pasteurs et intendants du royaume de Dieu, ils savent qu'ils ont à traiter les humains dans un tout autre esprit que ceux qui président aux destinées des règnes de la terre.

L'usage brutal « de la malédiction et de la foudre » leur est tout aussi interdit qu'aux disciples trop impétueux, qui furent l'objet d'une des plus dures réprimandes de Jésus : « vous ne savez de quel esprit vous êtes !... » Leur mission est non de terreur mais d'amour. L'efficacité dans les cieux de leur pouvoir « de lier et de délier » exige le respect de leur part des principes de la « politique » de Jésus-Christ. Qu'ils se gardent de ressembler au mauvais intendant qui, en l'absence du maître, pressure et bat les serviteurs. « Le disciple n'est pas au-dessus du maître... » qui ne voulut d'autres prestiges que celui « de la douceur et de l'humilité ». Or, il leur apprit que cela pouvait les conduire à « laver les pieds de leurs frères... »

Dieu exige de ses auxiliaires qu'ils imitent la sagesse du maître de maison qui, plutôt que de risquer d'arracher le blé, préfère remettre au dernier jour la séparation du bon et du mauvais grain. La vigne dont

chacun représente un sarment, exige certes un émondage. Mais celui-ci, précise Jésus, appartient à son Père. Les vignerons doivent, sur ce point, se montrer discrets. Quelle vigne trop taillée a jamais rapporté cent pour un ?

* * *

Du rendement maximum des humains, le Fils de Dieu nous a ouvertement livré le secret. Que celui qui veut obtenir beaucoup d'autrui commence par interroger ses propres désirs... les justes requêtes de sa fierté ! « On vous a dit : ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez point qu'on vous fasse. Et moi je vous dis : faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît... »

Lequel d'entre nous n'attend d'un chef autre chose que des rappels à l'ordre, n'aspire à voir en lui autre chose qu'un policier ou un juge implacable ? Or, depuis Jésus-Christ, un idéal concret nous a été offert d'une Autorité qui fut le pur écho de celle du « Père ». « Notre cœur n'était-il point brûlant pendant qu'il nous parlait ?... » disaient de lui les disciples d'Emmaüs.

Susciter chez ceux que Dieu leur confie une réflexion analogue est, depuis vingt siècles, le programme des responsables, quels qu'ils soient, du pouvoir.

Ch.-D. Boulogne, O. P.

« Pilote de guerre »

Clef de voûte de la cathédrale saint-exupérienne

Pilote de guerre est le livre le plus étrangement composé d'Antoine de Saint-Exupéry, image de cette drôle de guerre qu'il évoque. C'est aussi l'œuvre où l'écrivain a le mieux exprimé sa pensée sur la défaite et la victoire, ces deux facettes de la guerre ; sur la civilisation ; sur la communion spirituelle des hommes, tous responsables les uns des autres, dans la défaite.

Tellement que si nous comparons l'œuvre publiée par Saint-Exupéry, à une cathédrale, cathédrale désaffectée il est vrai, la clef de voûte en est *Pilote de guerre.*

Le livre se présente comme un triptyque. Le premier volet est la peinture de l'ambiance de cette guerre, qui n'est pas une guerre, mais une *pagaille* où « la mort elle-même paraît absurde ». Le manque d'efficacité que l'aviateur constate partout est le fruit de la défaite. « La victoire seule noue. La défaite non seulement divise l'homme d'avec les hommes, mais elle le divise d'avec lui-même ».

Puis, c'est la mission au-dessus d'Arras. Là, en plein danger, au milieu des balles traçantes, il retrouve son enfance, sa gouvernante Paula. Et tout à coup, il comprend le sens de la défaite. Il se sent solidaire de toute la France dans la défaite : « Je suis de France. La France formait des Renoir, des Pascal, des Pasteur, des Guillaumet, des Hochedé. Elle formait aussi des incapables, des politiciens et des tricheurs. Mais il me paraît trop aisé de se réclamer des uns et de nier toute parenté avec les autres ». C'est le deuxième volet.

Chacun est responsable de tous. Saint-Exupéry n'a qu'un seul désir : « Nous entrerons demain dans la nuit. Que mon pays soit encore quand reviendra le jour ! » Et l'écrivain d'engerber les idées qu'il aligne comme des quintaux de blé. Ainsi s'emmêlent, dans le troisième volet du triptyque, les symboles du pain matériel et de la nourriture spirituelle, car la France, pour devenir victorieuse, aura autant besoin de l'un que de

l'autre. Je veux que mon pays soit — dans son esprit et dans sa chair — quand reviendra le jour ». Et ce Français se sent vainqueur dans une communion spirituelle avec ses frères humains : « Nous ressentons la chaleur de nos liens : voilà pourquoi nous sommes déjà vainqueurs ».

Une drôle de guerre

> *« ... la défaite fait tremper les hommes dans une atmosphère d'incohérence, d'ennui et, par-dessus tout, de futilité ».*
> Pilote de guerre

La peinture la plus évocatrice des derniers jours de la guerre, la plus intelligente aussi, qui ait jamais été brossée : ainsi se révèle la première partie de *Pilote de guerre.*

Le foisonnement des réflexions et des souvenirs s'y présente dans un disparate où l'esprit ne se retrouve pas. C'est ainsi qu'Antoine de Saint-Exupéry réussit à nous donner la sensation de la déroute. Nous avons dit *la peinture la plus intelligente des derniers jours de la guerre*, car l'écrivain, au début de son livre, établit une distinction subtile entre la vie de l'esprit et celle de l'intelligence. « Je suis choqué par une évidence que nul n'avoue : la vie de l'esprit est intermittente. La vie de l'intelligence, elle seule, est permanente, ou à peu près. Il y a peu de variations dans mes facultés d'analyse. Mais l'esprit ne considère point les objets, il considère le sens qui les noue entre eux. Le visage qui est lu au travers. Et l'esprit passe de la pleine vision à la cécité absolue ».

Le livre commence par une rêverie de l'auteur sur ses années de collège, et surtout sur son enfance : « Je m'enferme avec tant de joie dans cette enfance bien protégée ». Une fois encore, en ces heures difficiles, l'homme se réfugie dans la planète où le petit prince a vécu. On se souvient de cette belle page de *Terre des hommes* où Saint-Exupéry, échoué dans une région de sable épais, se découvre plein de songes. Et ces songes le reportent à son enfance ; il écrit des pages admirables au souvenir de Mademoiselle, sa gouvernante. Dans ce désert, exposé aux balles d'un rezzou, il évoque le parc où naquirent ses premiers rêves :

« Mais non, mais non, Mademoiselle ! ce n'était plus du fond du parc que je rentrais, mais du bout du monde, et je ramenais avec moi l'odeur âcre des solitudes, le tourbillon des vents de sable, les lunes éclatantes des tropiques ! » Et Saint-Exupéry exprime le côté si humain de sa personnalité par cette confidence à Mademoiselle : « Sais-tu seulement qu'il est des territoires où les hommes, s'ils vous rencontrent, épaulent aussitôt leur carabine ? » « Mon Sahara, mon Sahara, s'émerveille-t-il encore, te voilà tout entier enchanté par une fileuse de laine ». De même, au début de cet ouvrage consacré à la guerre, trouve-t-il un refuge dans ce même parc du château où s'est écoulée son enfance. Et quand la France entrera dans sa nuit passagère, ce Français se consolera en écrivant *Le Petit Prince*, ce livre dont la semence avait été jetée dans *Terre des hommes*.

Voici que le commandant Alias convoque le capitaine de Saint-Exupéry et le lieutenant Dutertre. Dans ce bureau installé dans une ferme, l'aviateur regarde, à travers la fenêtre, le ciel calme et il entend caqueter les poules. Lui vient alors une idée vague : « C'est un été qui se détraque. Un été en panne... » Tout est abandonné ; les batteuses, les faucheuses-lieuses, les voitures, les villages. C'est enfin l'image de toutes les horloges en panne. La guerre... on ne remonte plus les pendules ». Et cette peinture du désert créé par l'invasion nous frappe par la note humaine que laisse échapper un détail : « Et l'eau, qui était captée pour la soif, ou pour le blanchissage des belles dentelles du dimanche des villageoises, se répand en mare devant l'église. Et l'on meurt en été... »

Ce qui nous frappe dans cette première partie, c'est l'absence d'enthousiasme de Saint-Exupéry pour la mission qui lui est assignée. L'esprit n'y est pas, qui discerne le sens des choses : « Ainsi, moi qui pars en mission, je ne pense pas lutte de l'Occident contre le nazisme. Je pense détails immédiats. Je songe à l'absurde du survol d'Arras à sept cents mètres. A la vanité des renseignements souhaités de nous. A la lenteur de l'habillage qui m'apparaît comme une toilette pour le bourreau. Et puis à mes gants. Où diable trouverai-je des gants ? J'ai perdu mes gants.

« Pilote de guerre »

Je ne vois plus la cathédrale que j'habite.
Je m'habille pour le service d'un dieu mort.

La mission au-dessus d'Arras

« Le métier de témoin m'a toujours fait horreur. Que suis-je si je ne participe pas ? »
Pilote de guerre

Voici Saint-Exupéry engagé dans sa mission : l'aviateur absorbé par les problèmes de vol, non plus témoin mais combattant, en oublie son angoisse.

Sa méditation sur la défaite devient plus sereine. Il réfléchit aussi sur l'enfance, l'aventure et la civilisation. Il en arrive ainsi à la notion d'étendue qui pour lui est présence, souvenir, mot qui noue les choses. Notion essentiellement spirituelle : « L'étendue véritable n'est point pour l'œil, elle n'est accordée qu'à l'esprit. Elle vaut ce que vaut le langage, car c'est le langage qui noue les choses ». C'est au souvenir de son enfance qu'il en est venu à cette notion d'étendue, de présence.

Saint-Exupéry poursuit alors un exposé assez complexe qui, de la notion d'étendue, le conduit à celle de civilisation qui est une présence de l'homme à lui-même, qui révèle à l'homme son étendue intérieure. « Une civilisation est un héritage de croyances, de coutumes et de connaissances, lentement acquises au cours des siècles, difficiles parfois à justifier par la logique, mais qui se justifient d'elles-mêmes, comme des chemins, s'ils conduisent quelque part, puisqu'elles ouvrent à l'homme son étendue intérieure ».

Et l'écrivain de poursuivre son dialogue avec le lecteur, sur la civilisation. Il s'en prend à une mauvaise littérature qui parle du besoin d'évasion : « Si une civilisation est forte, elle comble l'homme, même si le voilà immobile ». Et il apporte l'exemple d'une infirme cloîtrée qui médite contre sa fenêtre. « Je jugerai, moi, la civilisation de la petite ville à la densité de cette présence. Que valons-nous, une fois immobiles ? »

Antoine de Saint-Exupéry médite ensuite sur la présence si dense, dans la civilisation qu'il revendique comme sienne, du Dominicain qui

prie, de Pasteur qui observe, de Cézanne immobile et muet, en face de son ébauche. Dans cette attention immobile qui, chez l'un, est amour de la prière, chez l'autre, précision scientifique, chez l'autre enfin, méditation artistique, il y a une ouverture à l'étendue : « L'étendue accordée par la maison d'enfance, (...) étendue accordée à Pasteur par le champ de son microscope, étendue ouvert par le poème, autant de biens fragiles et merveilleux que seule une civilisation distribue, car l'étendue est pour l'esprit, non pour les yeux, et il n'est point d'étendue sans langage ».

Rendu au-dessus d'Arras, l'aviateur, une fois de plus, se souvient de son enfance. Et, pour exorciser les balles lumineuses qui le menacent comme autant de lances, il se confie au souvenir de Paula, la gouvernante tyrolienne. Au milieu des balles traçantes, il murmure : *Paula, on me tire dessus !* Et, comme le barrage devient de plus en plus violent : *Tu entends, Paula ? Ça commence à faire vilain.*

Mais le danger se fait plus pressant et Saint-Exupéry, entièrement pris par son métier, ne connaît pas la peur, mais une grande jubilation intérieure : « Je vis dans une sorte de traînée de joie. Je vis dans le sillage de ma jubilation... C'est comme si ma vie m'était, à chaque seconde donnée... Je vis. Je suis vivant. Je suis encore vivant. Je suis toujours vivant. Je ne suis plus qu'une source de vie. L'ivresse de la vie me gagne. On dit *l'ivresse du combat*... C'est l'ivresse de la vie : Ceux qui nous tirent d'en bas, savent-il qu'ils nous forgent ?

La mission au-dessus d'Arras a forgé Antoine de Saint-Exupéry, et il rentre à sa base, doublement vainqueur. Il a triomphé du tir ennemi, mais il a surtout remporté la victoire sur la répugnance qu'il éprouvait de se sentir sacrifié dans une pagaille sans grandeur.

Et il songe à ses camarades, à Lacordaire à qui il veut lancer un défi afin de le battre aux échecs, à Gavoille qui « aime, déteste, se réjouit, ronchonne. Il est pétri de liens... » ; à Hochedé qu'il nous peint sur le vif, refusant de prêter son chronomètre : « La discipline militaire et le respect hiérarchique peuvent solliciter d'un Hochedé qu'à peine abattu en flammes, et par miracle indemne, il se réinstalle dans un autre avion

pour une autre mission, qui cette fois-ci sera périlleuse... mais non qu'il livre à des mains sans respect un chronomètre de grand luxe, qui a coûté trois mois de solde, et qui fut remonté, chaque soir, avec un soin tout maternel ».

Saint-Exupéry a participé à la guerre, dans une action héroïque dont il avait peu de chances de revenir ; et cela suffit pour le rétablir dans sa vérité. Et il se sent repris par les liens du métier et l'amitié de ses camarades. « Je suis de Guillaumet, je suis de Gavoille, je suis de Hochedé. Je suis du groupe 2/33. Je suis de mon pays. Et tous ceux du groupe sont de ce pays... »

Il rentre de mission prêt « pour une récompense au goût inconnu, qui est simplement l'amour ». Pour Saint-Exupéry, c'est l'amour de ses frères dans la défaite qu'il reçoit. Et c'est pour la France, aujourd'hui vaincue, demain victorieuse, qu'il engerbe les idées dans la troisième partie de son livre.

L'étoile de la victoire

> *« Il montre l'avenir, comme l'étoile des mages. Il apporte la vérité. Et les ordres recontruisent le monde ».*
> Pilote de guerre

Antoine de Saint-Exupéry se révèle ici un véritable allumeur de réverbères : les idées naissent, se déploient en gerbes de lumière, s'appellent les unes les autres, éclatent en un jaillissement d'étoiles, comme la flambée de l'âtre et, lorsque la féerie a cessé, une sympathie chaleureuse, comme la braise dans la cheminée, une communion avec ses frères humains émane, rayonne des textes de l'écrivain.

Mais, après avoir été ébloui par une telle exubérance de pensée, si l'on y regarde de plus près, on constate que Saint-Exupéry a voulu engerber les idées ainsi que des blés. A l'inverse de la défaite qui divise, il veut créer des liens nouveaux qui lient les hommes à leur devoir, à leur responsabilité, et préparer ainsi la victoire qui suivra la nuit passagère où entrera, demain, la France.

La mission au-dessus d'Arras a révélé à Antoine de Saint-Exupéry les liens qui l'unissent à ses camarades, et, à travers eux, à son pays : « Et ce n'est pas aux seuls camarades que je me découvre lié. C'est, à travers eux, à tout mon pays. L'amour, une fois qu'il a germé, pousse des racines qui n'en finissent plus de croître ».

Ces liens qui l'unissent à son pays, il les découvre menacés dans une jeune fille, la nièce du fermier où il loge. Car, le pain distribué n'aura peut-être pas la même vertu lorsque le pays sera envahi, même si l'occupation n'était représentée ici que par une sentinelle solitaire, « marque grise à la lisière du blé ». « J'observe la nièce qui est très belle et je me dis : le pain, à travers elle, se fait grâce mélancolique. Il se fait pudeur. Il se fait douceur du silence. Or le même pain, par la vertu d'une simple tache grise à la lisière d'un océan de blé, s'il nourrit demain la même lampe, ne formera peut-être plus la même flamme. L'essentiel du pouvoir du pain aura changé ».

Ces pages d'Antoine de Saint-Exupéry sur le pouvoir du pain sont les plus riches de sens symbolique de toute son œuvre. Il s'en dégage une nostalgie de la foi perdue. « Nous avons appris à reconnaître, dans le pain, un instrument de la communauté des hommes, à cause du pain à rompre ensemble. Nous avons appris à reconnaître, dans le pain, l'image de la grandeur du travail, à cause du pain à gagner à la sueur du front. Nous avons appris à reconnaître dans le pain le véhicule essentiel de la pitié, à cause du pain que l'on distribue aux heures de misère. La saveur du pain partagé n'a point d'égale ». Qui ne voit dans cet éloge du pain l'image transposée dans l'ordre naturel de la foi en la communion des saints et en la charité ?

Aussi se rend-il compte que la défaite menace non seulement les champs de blé qui donnent le pain matériel, mais encore toute une civilisation nourrie d'un pain spirituel riche d'une extraordinaire sève chrétienne. « Or voici que tout le pouvoir de cet aliment spirituel, du pain spirituel qui naîtra de ce champ de blé, est en péril. Mon fermier, demain, en rompant le pain, ne servira plus, peut-être, la même religion familiale. Le pain, demain peut-être, n'alimentera plus la même lumière des regards.

Il en est du pain comme de l'huile des lampes à huile. Elle se change en lumière ».

Ces réflexions rayonnent autour du sourire d'une *petite fille secrète* que l'écrivain évoque avec une tendresse émue, en des mots qu'il réussit à rendre translucides. Ces pages riches de symboles et de sens, nous ne les oublierons jamais, car elles s'incarnent dans cette jeune Française dont le pur regard reflète *la lumière du blé.*

« Elle s'est sentie observée. Elle a levé les yeux vers moi. Il me semble qu'elle m'a souri... Ç'a été à peine comme un souffle sur la fragilité des eaux. Cette apparition me trouble. Je sens, mystérieusement présente, l'âme particulière qui est d'ici, et non d'ailleurs. Je goûte une paix dont je me dis : « c'est la paix des règnes silencieux... »

« J'ai vu luire la lumière du blé ».

Et dans cette lumière du blé, est résumée la civilisation pour laquelle combattait Antoine de Saint-Exupéry, volant en mission au-dessus d'Arras.

L'écrivain continue de méditer sur cette civilisation qu'il défend : « Durant des siècles ma civilisation a contemplé Dieu à travers les hommes. L'homme était créé à l'image de Dieu. On respectait Dieu en l'homme. Les hommes étaient frères en Dieu. Ce reflet de Dieu conférait une dignité inaliénable à chaque homme. Les relations de l'homme avec Dieu fondaient avec évidence les devoirs de chacun vis-à-vis de soi-même ou d'autrui ».

C'est de cette civilisation dont Saint-Exupéry se sent responsable. Il élève ensuite cette notion de responsabilité sur le plan universel de la responsabilité de la France qui ne peut à bon droit se plaindre si le monde ne se fait pas résistance avec elle. « Chacun est responsable de tous. La France était responsable du monde. ... Si la France avait eu saveur de France, rayonnement de France, le monde entier se fut fait résistance à travers la France. Je renie désormais mes reproches au monde. La France se devait de lui servir d'âme, s'il en manquait ».

Pilote de guerre se révèle ainsi l'histoire d'une action héroïque qui a redonné à Saint-Exupéry confiance en la victoire finale de la France.

J'entrevois mieux le principe des victoires : celui-là qui s'assure d'un poste de sacristain ou de chaisière dans la cathédrale bâtie, est déjà vaincu. Mais quiconque porte dans le cœur une cathédrale à bâtir, est déjà vainqueur. La victoire est fruit de l'amour. L'amour reconnaît seul le visage à pétrir. L'amour seul gouverne vers lui. L'intelligence ne vaut qu'au service de l'amour ».

Saint-Exupéry résume ainsi ses raisons de combattre : « Je me suis battu pour préserver la qualité d'une lumière, bien plus que pour sauver la nourriture des corps ».

Pilote de guerre est le grand livre d'Antoine de Saint-Exupéry. Il a transposé en une œuvre d'art les grands thèmes qui l'ont toujours inspiré : la joie du métier, la solidarité avec le groupe, l'évasion au pays de l'enfance, la chaude sympathie humaine qu'éveille en lui un pur sourire de jeune fille.

Cette œuvre est un sommet où les grands thèmes de Saint-Exupéry s'harmonisent en un humanisme issu d'une civilisation chrétienne.

Et l'on peut mesurer la courbe de cette évolution de l'auteur, à considérer les ouvrages précédents. Dans *Courrier-Sud*, Bernis se jette dans l'action, seul refuge qui lui reste, après la perte de la foi de son enfance et l'échec de son amour envers Geneviève. *Vol de nuit* marque une étape : Rivière qui a tout sacrifié à l'action se trouve vieilli et se demande s'il a été sage de sacrifier l'amour à la création de lignes aériennes. Et voici *Terre des hommes* où Saint-Exupéry célèbre la joie du métier, le prix de la liberté, les grâces de la poésie et de la musique. *Pilote de guerre* transpose tout cela sur le plan de la communion spirituelle avec les hommes. Cet humanisme fraternel, on le retrouve redit sur le ton de la confidence dans *Lettre à un otage*. C'est enfin *Le Petit Prince* où Antoine de Saint-Exupéry chante la poésie de l'enfance et les joies du cœur. Quant à *Citadelle*, dans la forme définitive que lui aurait donnée son auteur, il aurait pu devenir le Coran d'une religion dont *Pilote de guerre* aurait été la clef de voûte.

Elie Goulet

Sillery, 1955

Romano Guardini et son oeuvre

Romano Guardini naît à Vérone, en Italie, le dix-sept février 1885 ; son père, nommé consul d'Italie, vient s'établir à Mayence et Romano passera toute sa jeunesse dans cette ville.

Après ses études secondaires, il va à l'Université de Munich. Il étudie l'économie politique, la chimie, la médecine et la théologie. Il fait sa théologie dans trois institutions qui le voient tour à tour jusqu'en 1910. Ordonné prêtre, il se dirige dans le ministère paroissial. Il élabore une thèse à l'Université de Fribourg-en-Brisgau.

Son ministère est actif : il fait cinq ans de vicariat à Mayence et, en 1920, il quitte ce poste pour une chaire dogmatique comme *privat-docet* (professeur libre) à l'Université de Bonn. Puis il devient professeur à Berlin. Il institue chez les Jésuites les sermons que l'on appelle : « les sermons du deuxième mardi » et fonde une université populaire.

Durant la guerre de 1939-1944, il se réfugie en Souabe (Bavière du sud-ouest). Après la guerre, il enseigne la philosophie à l'Université de Tubingue.

Italien et allemand, germain et latin tout à la fois, Guardini réalise en lui la synthèse de deux grands peuples. Il fait circuler une lumière toute latine, se donne, se presse, questionne, regarde, sollicite toujours une réponse. La communication ne cessera jamais. On croit le voir, l'entendre, même nous parler...

On retrouve ainsi le maître se faisant élève pour guider plus sûrement. Il n'est rien d'étonnant que ses meilleurs disciples deviennent ses plus grands amis. Guardini a su être un ami, un professeur et un homme de Dieu. Il vit aujourd'hui silencieusement en retraite dans un presbytère à Mooshausen. Comme Newman et son vieil ami Ambroise Saint-John, Guardini a choisi un ami pour se retirer de son ministère à l'âge de soixante-dix ans. Cet ami avec lequel il a repris contact est le docteur Joseph Weiger.

Romano Guardini est le plus grand pédagogue vivant des Allemands. Le mot « pédagogue » lui est appliqué au sens le plus vrai ; sa pédagogie consiste à développer ce qui est en puissance chez chaque enfant, à l'éduquer, à l'aider à franchir successivement les différentes phases de son évolution biologique. Une vérité aussi inexploitée qu'essentielle doit dominer toute pédagogie : l'homme n'est pas un pur esprit, il a un corps ! Or, le corps et l'esprit ne sont pas sans communication. Et Guardini cherchera dans ses ouvrages les possibilités de cette communication ; les principaux livres sont : *Esprit de la liturgie, Les psaumes, Le Seigneur. Le Seigneur* est l'œuvre capitale. Dans ce livre il approfondit les connaissances bibliques et liturgiques. Il combat énergiquement le « National-Socialisme ». Du point de vue liturgique, il a écrit des ouvrages qui sont des plus importants. Il a donné une étude phénoménologique des personnages poétiques et historiques. Sa forme littéraire a ses racines dans la conversation, d'où ce ton de dialogue qui est la preuve évidente d'une relation avec Dieu, d'un témoin de la vérité.

Il est appelé en Allemagne « l'homme qui a fait plus que tout autre pour le catholicisme allemand ». Il fait partie des fondateurs du mouvement liturgique allemand de Rhotenfels, dont le centre est situé près de Francfort. Il a été l'ami intime de Johannes Maassen, fondateur du journal de la jeunesse catholique allemande *Michaël* ; journal qui est depuis deux générations à la base d'un éclairement et d'une lutte spirituelle. Après 1918, il prend en main, pendant vingt-cinq ans, à Mayence, le *Quickborn*, mouvement de jeunesse catholique allemande. Guardini mène ce mouvement vers de nouvelles perspectives. Par des lettres il demande que la formation se fasse par soi-même promulguant des préceptes toujours nouveaux, à la base d'une éducation pour la jeunesse. Sur la question juive ses études ont apporté de précieux éclaircissements.

« En vérité, en vérité, je vous le dis... enseignez comme quelqu'un qui a l'autorité » (Matt., 29) : Guardini a suivi cette parabole. L'expression de la transmission de la vérité par la révélation est historiquement assurée par des personnages auxquels certainement Guardini se

rattache. Ce qui se dégage de cette conscience, c'est le dialogue avec le monde. Son œuvre et sa personnalité sont toujours intéressées à cette vérité qui est le but de son travail. Le dessin d'une philosophie du concret l'a toujours intéressé ; une vérité qui est celle de l'Etre. Cette philosophie étudie non pas la valeur propre, mais la cause qui ne met en doute ni celle de l'Eglise, ni celle du catholicisme, ni celle de l'universel ; la vérité est bien dans l'Eglise et bien souvent dans celle qui est persécutée et souffrante. Ce langage philosophique attaque la Cause même et se déploie dans différentes directions avec un intérêt toujours croissant. C'est peut-être pour cela qu'il a trouvé tant de confiance à l'intérieur et à l'extérieur de l'Eglise.

Cette œuvre philosophique peut se diviser en trois points principaux : 1) la philosophie du contraire de l'Etre ; 2) interprétation des personnages et des poètes du moyen âge ; 3) revification des témoins depuis Socrate, en passant pas Pascal jusqu'à Rilke.......

Guardini a donc opté pour une vérité dans l'amour et non dans le pouvoir. « Le christianisme n'est pas en définitive une doctrine de la vie ni une interprétation de la vérité ». S'il est cela, il n'est pas dans le cœur de son Etre. Cet Etre, Jésus de Nazareth, par son existence concrète, son œuvre, sa destinée, devient donc un personnage historique. Ce n'est pas l'humanité ou l'humain qui lui importe, mais cette personne : Etre découvert et qui parle.

Le dialogue de Guardini vient essentiellement des évangiles. Le procédé est d'aller du plus décrivant et du plus découvrant. Guardini a réalisé ce procédé que Goethe a toujours recommandé, mais en vain, en relation avec sa philosophie. Guardini semble nous avoir apporté un phénomène très intéressant : l'école phénoménologique ; c'est-à-dire la relation avec le monde qui nous permet de diffuser les sensations comprises. Cette méthode est à la source de l'enseignement de Dieu.

Croire selon Guardini n'engage pas une action, une pensée, un vouloir, un comportement, mais le tréfonds de l'être. Plus exactement, croire signifie que l'être créé se met en marche vers Dieu. C'est ce pro-

cessus qui, venant de Dieu, saisit l'être de l'homme, c'est la nouvelle naissance, l'envahissement de l'amour divin, de la vie divine d'où surgit la grâce de Dieu, l'existence nouvelle.

La philosophie du concret telle qu'elle est exposée dans *Der gegensatz* (du contraire). Cette étude n'est pas traduite et n'a pas été suffisamment discutée ; nous n'en avons que très peu de connaissance. Toutefois, nous pouvons affirmer que cette partie de son œuvre, avec les conclusions catégoriales auxquelles il arrive portera de riches fruits non seulement dans l'œuvre philosophique, comme dans « monde et personne » mais dans toute la largeur de sa production intellectuelle.

Au moyen âge et jusqu'à nos jours, les symboles se retrouvent partout : dans le culte et dans l'art, dans les usages populaires et dans la vie sociale. Il faut sentir leur effet jusque dans le travail scientifique, de nos jours dans l'explication d'un phénomène où le développement d'une théorie est influencée par un symbolisme. Dans les sommes philosophico-théologiques, on trouve non seulement les systèmes de ce qu'est l'existant, mais aussi ce qu'il signifie. Cette signification ne se rencontre pas seulement dans le contenu exprimé, mais aussi dans les formes du développement. C'est ainsi que se révèle l'élément de la volonté fondamentale du moyen âge : l'élément artistique. A cette époque la vie était pénétrée de religion dans toutes ses couches et toutes ses ramifications. La foi chrétienne constituait la vérité universellement admise. La législation et l'ordre social étaient caractérisés par l'Eglise. L'amour et la charité prendront une forme de disparition ou d'exagération administrative mal comprise (relire Matt., 20, 12). La charité prendra alors une nouvelle forme, peut-être une sorte de collectivisme... Mais conserverons-nous l'idée de Guardini : *Um die Wahreit in der Liebe*, « *Pour la Vérité dans l'Amour* », titre d'un de ses ouvrages.

Cette partie de son œuvre s'occupe de l'éclaircissement de l'histoire, de l'esprit européen à partir de Socrate jusqu'à nos jours. Dans l'ouvrage *L'état en nous* on retrouve le Guardini vif, éveillé et original ; il se tenait à distance de son rôle sacerdotal pour une lutte du jour, soit politique, soit

sociale. Le regard politique qu'il verse avec un intérêt primordial nous rassure sur notre ère et son avenir possible. En tant qu'historien, il cherche à nous rendre visibles les contacts et les décisions des grands personnages qui étaient liés à des structures particulières. L'histoire du salut de l'homme, s'est condensé dans les études suivantes : *Le porteur du Salut dans le mythe, dans la révélation et la politique — Liberté, grâce, sort — La fin des temps modernes — Le pouvoir*. Dans ces livres, il révèle une qualité profonde : le courage de la vérité. Dans les études sur *Hölderlin, Dostoïewski* et *Rilke*, il donne toute sa technique de la phénoménologie des personnages poétiques.

Guardini écrit, en 1926, à son ami le curé Karl Nenndöfer : « On ne vend pas au prix d'un plat de lentilles un droit spirituel ». Ceci nous montre bien l'esprit de lutte de Guardini. Durant les durs et dernières années de la guerre, à Berlin il devient le chef de l'opposition spirituelle. A la fin des hostilités de 1944, il est le seul Allemand à pouvoir s'affronter avec les autorités alliées et françaises à Paris. Il a su faire connaître sa direction spirituelle, et entraîne avec lui toute une génération de témoins. Il nous ouvre la porte au sens de l'Eglise de notre siècle ; nous ramenant à la source de Dieu, par l'enseignement. Le Christ n'enseigne pas seulement en paroles, mais de tout son être. Ce n'est qu'ainsi que l'idée chrétienne de révélation prend toute sa plénitude.

Nous sommes chrétiens en raison de notre rédemption. Mais la rédemption n'est pas une action séparable, où des actes peuvent être isolés et pris pour des complexes d'idées valant en eux-mêmes. Au contraire, l'acte n'a de sens rédempteur et de force rédemptrice qu'en tant que mouvement de cette personne qui le pose, comme l'acteur doit rester relié à son rôle. Il apparaît donc un phénomène précis. La rédemption est une œuvre réalisée dans l'histoire, mais non par un simple homme. Elle s'est dissoute dans le temps, mais à travers le Christ ressuscité et transfiguré ; et de son être spiritualisé, elle est rentrée dans le sein du Père. La rédemption est une réalité accomplie et incorporée. Croire, être

baptisé, être chrétien avec toutes les actions que cela comporte, signifie bien que nous pénétrons dans cette réalité.

Par la philosophie du « contraire », Guardini nous introduit immédiatement dans un monde qui nous est réel, soit par tradition, soit par modernisme. Et nous oblige à pénétrer le réel par l'intérieur.

Guardini, par son œuvre, nous apporte le calme de l'esprit, une liberté et un respect du « sacré » de l'Eglise de Jésus-Christ. Comme les véritables chrétiens, il conserve le mystère saint, quand il rencontre des phénomènes historiques ou liturgiques inexplicables.

Guardini a recommencé le dialogue que depuis longtemps le monde non-chrétien attend. Rien de son œuvre est terminé, il reste jeune et espère en l'avenir avec joie et confiance.

Ce que nous pourrions le mieux souhaiter c'est que son dialogue nous éclaire davantage et que lui-même reçoive encore les forces nécessaires de Dieu pour pouvoir donner une suite à l'œuvre commencée.

Michel Gavrel

Formose en vedette

La grande île tropicale de Taiwan flotte paresseusement dans les eaux calmes du Pacifique à une centaine de milles des côtes de la Chine méridionale. Les premiers marins portugais qui la virent au seizième siècle lui donnèrent le nom de Formose la belle. Elle nous est restée connue sous ce nom nostalgique, en dépit des événements inquiétants dont elle est actuellement le centre. Car en somme les vicissitudes de la politique internationale ne sauraient affecter les charmes de Formose ou le caractère hospitalier et travailleur de sa population.

Au lieu de l'atteindre par les moyens habituels de la navigation, nous y parvenions par la voie des airs, après un bond géant de sept heures au départ de Tokio avec arrêt à Okinawa qui connut tant de batailles sanglantes au cours de la dernière guerre mondiale. Notre énorme avion nous avait donné l'impression d'avoir foncé brusquement sur l'île, quand ses vertes collines se découvrirent à nos yeux sans transition. D'en haut, les approches du nord apparaissent fortement dentelées, en particulier la longue baie où se cache le port de Keelung d'où la route et le rail vous mènent à Taipei la capitale. De hautes collines agrémentent le paysage d'un vert permanent qui caractérise toute l'île : nous allions voir plus tard qu'elles se poursuivent jusqu'à l'autre bout du pays qu'elles coupent transversalement, en s'élevant parfois jusqu'à des pics de près de douze mille pieds.

Du côté du Pacifique, les montagnes arrivent aux côtes assez rapidement : d'Ilan à Hualien, la route creusée dans le roc surplombe l'océan à une assez grande hauteur ; on doit former des convois pour la traverser sans accidents, la circulation alternant dans un sens puis dans l'autre. De ce côté de l'île, on ne doit pas craindre d'invasion : les plages sont étroites ou inexistantes, et les ports sont rares ou flanqués par la montagne. Mais du côté ouest, la grande dorsale descend vers la mer par étages, pour gagner une longue plaine fertile qui sert au ravitaillement de la population. Les rizières, qui sont d'ailleurs organisées un peu partout,

les bananiers, qui produisent toute l'année durant, le tabac, les vignobles et d'autres produits agricoles, occupent la majeure partie de la population ; pendant que l'artisanat et une petite industrie naissante donnent au reste leur pain quotidien.

Il est à noter que Formose compte aujourd'hui plus de dix millions d'habitants, qui se serrent dans les quatorze mille milles carrés qui en forment sa superficie. Sur ce nombre, deux cent mille environ sont de race formosane provenant de Malaisie et des archipels du sud ; plus de sept millions sont des Chinois venus du continent à différentes époques ; et le reste sont des réfugiés chinois fuyant devant le communisme de leur terre natale. Grâce à une réforme foncière réalisée par le gouvernement actuel et au développement des services d'hygiène dans les villes et la campagne, la population a une vie plus heureuse qu'auparavant : on le remarque à l'excédent des naissances (environ trois cent quatre-vingt mille par an) sur les décès (environ quatre-vingt mille par an) au cours de ces derniers temps. Dans les petits villages que nous avons visités au sud de la capitale, nous avons pu remarquer la joie de vivre des Formosans, malgré les difficultés latentes de la vie dans tout l'Orient. Les petits jouaient en riant sur les places et les rues poussiéreuses, les boutiques étaient ouvertes sans arrêt jusqu'à la fatigue des commerçants, les femmes vaquaient à leurs occupations coutumières, pendant que les hommes travaillaient dans les champs ou aux menues affaires de leurs boutiques d'artisans ou de commerçants.

Une poignée de bonbons jetés au milieu des bambins provoquait les mêmes réactions joyeuses à Hsin-Chu comme à Flers de l'Orne ou à Charlebourg. Les mamans prenaient un air intéressé, les hommes essayaient de se faire comprendre par signes, et les vieillards amusés hochaient la tête en montrant leur bouche édentée. En somme, n'eût été le babillage incompréhensible des habitants et les caractères de leur race, on se serait cru dans un petit village ou une petite ville de n'importe quel pays au monde. Nous nous promenions avec confiance dans les rues populeuses de la capitale, aussi bien que dans les villages perdus dans

les montagnes. Malgré leur pauvreté, les Formosans sont hospitaliers et optimistes. Et les secours multiples de leurs grands alliés les Américains facilitent considérablement leur bien-être et leur bonne humeur.

Car il faut dire que les Américains dépensent beaucoup pour maintenir Formose dans le giron de la politique de vigilance des nations occidentales, tant dans le domaine militaire que dans le domaine social. Une *Mission de Sécurité Mutuelle* de plus de soixante hommes se trouve installée à Taipei. Cette Mission s'occupe de financer des importations vitales à Formose, d'aider au développement économique du pays, de conseiller pour l'établissement du budget et des taxes, de fournir des techniciens au gouvernement pour activer le développement des ressources naturelles et des industries du pays, d'échanger des intellectuels et des experts, et enfin de pourvoir à certains besoins de la *Mission Militaire* qui atteint près d'un millier de personnes, installée dans une section centrale de Taipei bâtie à cet effet pour elles et leurs familles. Les Américains ne quitteront pas Formose facilement, surtout dans les circonstances politiques actuelles, qu'il faut comprendre dans leur perspective historique.

* * *

Une double guerre ensanglantait la Chine pendant le dernier conflit mondial. L'une durait en fait depuis la Révolution en 1912 provoquée par Sun Yat-Sen, le fondateur de la république chinoise. C'était une guerre civile entre les gouverneurs militaires des provinces qui aspiraient au pouvoir national. En s'éliminant réciproquement, ils n'avaient laissé en face l'un de l'autre que Chang-Kai-Chek, chef chrétien ami des Américains, et Mao-Tsé-Toung, le chef communiste aidé massivement par Moscou. L'invasion japonaise était venue se surimposer sur cette guerre civile : tout en guerroyant contre les Nippons et en appuyant ainsi les campagnes américaines qui suivirent Pearl Harbour, Chang-Kai-Chek et Mao-Tsé-Toung continuaient à se battre entre eux aidés par leurs amis respectifs. Après la reddition du Japon, les mauvais calculs des Américains qui croyaient finie la guerre de Chine, les poussèrent à quitter

le pays en abandonnant Chang-Kai-Chek à son sort, alors que Mao-Tsé-Toung continuait à recevoir l'appui de Moscou. La suite est facile à comprendre.

La guerre civile qui avait survécu à la guerre mondiale finit par tourner contre le chef nationaliste qui entre 1945 et 1949 subit plusieurs revers. Chang-Kai-Chek fut ainsi forcé de quitter le continent avec ses troupes, et de se réfugier dans l'île de Formose qui était alors inaccessible aux Rouges dépourvus de flotte. Cette dernière phase de la guerre civile permit aux Nationalistes par surcroît de garder l'archipel des Pescadores (îles Panghu) entre Formose et le continent, ainsi que quatre groupes d'îlots presque accrochés à la côte chinoise : allant du nord au sud, les Tachen, les Nanchi, les Matsu et les Quemoy, ces deux derniers groupes formant un écran éloigné pour la forteresse nationaliste.

Sans la neutralisation de Formose par le président Truman et sa déneutralisation sous la protection américaine proclamée par le président Eisenhower, ces quatre groupes d'îles ainsi que les Pescadores et Formose même auraient déjà subi les assauts des Chinois communistes. Par ailleurs, Pékin était trop occupé, d'abord par la guerre de Corée, ensuite par celle de l'Indochine pour risquer des diversions hasardeuses sur ses vastes côtes. Mais aujourd'hui Pékin a bloqué ses rivaux possibles sur le trente-huitième parallèle et le dix-septième parallèle ; il a un ami puissant au Kremlin par son alliance avec Moscou ; et il s'est assuré le concours compatissant de Nehru, qui veut faire jouer à l'Inde un rôle proportionnel à son importance démographique, géographique et historique.

N'ayant rien à perdre, la Chine communiste s'est lancée dans l'aventure de Formose, utilisant tout les moyens classiques de la propagande fourbe chère aux communistes. Avec l'esprit de ruse qui caractérise les vieilles races, les Chinois rouges avaient trouvé une maille faible dans l'armure des Nationalistes chinois et de leurs alliés occidentaux. Et comme toujours, ils demandent le maximum pour s'en tirer indubitablement avec quelques honneurs moindres, mais comptant comme des gains quand même. La maille faible était la non-existence d'un accord bilatéral positif

entre Formose et Washington. Or c'est ce qui a été fait en février dernier quand les Etats-Unis et la Chine nationaliste ont signé un traité d'alliance, par lequel les Américains s'engagent à défendre Formose et les Pescadores. Rien n'est dit, il est vrai, sur les quatre archipels voisins du continent ; mais les Américains se réservent le droit d'interpréter à leur juste valeur une attaque quelconque contre ces îles. Aussi ont-ils renforcé leur Septième Flotte qui croise dans les parages.

Pour comprendre ces silences, ces décisions et les résultats qui ont suivi, aussi bien que ceux qui se produisent aujourd'hui, consultons attentivement la carte pour y chercher des points de repère et une interprétation de la situation. En cette matière, la géographie peut nous donner une clef pour les intentions et les décisions de la politique. Les quatres groupes d'îles déjà mentionnés sont plus près des côtes chinoises que de Formose. Entre les mains des Chinois nationalistes, ils peuvent servir aussi bien à la défense de Formose comme bases avancées, qu'à renforcer le blocus de la Chine rouge, voire même à servir de tremplin pour une invasion du continent.

En ce qui concerne la défense de Formose et des Pescadores, les Etats-Unis s'en sont chargés par traité : tels qu'on les connaît ils ne fléchiront pas sur leur promesse. Mais si ces archipels comptent dans l'esprit des Nationalistes comme tremplins d'invasion, les Chinois communistes se croient autorisés à éliminer cette menace s'ils le peuvent. Comme les Américains ne favorisent pas une invasion du continent, ils trouvent que les quatre groupes d'îles n'ont pas une valeur égale pour la défense de Formose. C'est pourquoi ils ont aidé les Chinois nationalistes à décider d'abandonner les deux archipels les plus éloignés : les Tachen d'abord, que la flotte américaine a fait évacuer, et les Nanchi ensuite que les Nationalistes ont quittés sans bruit. Mais comme les Matsu et les Quemoy sont plus près de Formose, le gouvernement nationaliste les considère comme un bouclier avancé de la défense de la grande île et affirme sa détermination de les défendre jusqu'au bout. C'est ce que le gouvernement de Pékin voit trop facilement, au point de tenir Quemoy

presque chaque jour sous le feu de ses canons à longue portée en préparant un assaut définitif.

Le danger d'une guerre même locale en Extrême-Orient a naturellement alerté les Nations-Unies, qui ont proposé un cessez-le-feu en attendant une solution satisfaisante d'un problème fondamentalement insoluble en ce moment. Malgré les marchandages mystérieux, où l'Inde neutraliste se distingue surtout, rien ne peut être fait devant l'attitude inévitablement intransigeante des protagonistes. Après tout, on ne saurait demander à Chang-Kai-Chek, qui est légitimement chez lui à Formose, de céder tout aux Communistes et de s'en aller en exil. Par ailleurs, il faut aussi tenir compte d'une double préoccupation américaine qui rend Formose nécessaire à la défense globale des intérêts de nations libres.

La première est d'ordre stratégique : la carte et l'histoire ancienne et récente nous montrent Formose comme un maillon majeur dans la politique provisoire de l'endiguement du communisme dans ces régions. Si nous envisageons le Japon, la Corée, les Philippines et l'Indochine comme les quatre angles d'un quadrilatère, on voit facilement que les diagonales se rencontrent à Formose même. Laisser tomber Formose serait laisser tomber la boucle d'une riche ceinture qui vous tient en forme. Aussi tant qu'il aura la puissance de le faire, Washington fera bien de s'accrocher à la grande île et de faire honneur au traité de défense signé avec ses représentants. Car il ne s'agit guère ici de porter un jugement sur Chang-Kai-Chek et son gouvernement, mais bien de tenir fortes les défenses américaines dans ces lointaines régions du monde.

La seconde préoccupation est d'ordre psychologique et économique : derrière le grand arc de cercle qui du Japon en Indochine tend à endiguer le communisme, plus de trois cent cinquante millions d'asiatiques et de polynésiens, sans compter les Australiens et les Néo-Zélandais, se trouvent à l'abri. Ils savent que les Américains ont jeté près d'un million d'hommes entre la Corée et l'Indochine : soit environ un tiers de ce chiffre pour chacun des trois services, l'aviation et la marine comptant pour plus de sept cent mille hommes ensemble. Ils savent aussi que les Améri-

cains paient les frais de vingt divisions coréennes, vingt divisions chinoises et vingt divisions vietnamiennes, soit environ six cent millions de dollars par an pour chaque groupe. Ils savent enfin que les Américains sont décidés à continuer la politique d'endiguement du communisme, qui leur vaut l'appui de ces quelques trois cent cinquante millions d'Orientaux. Perdre Formose, c'est perdre la face et la confiance pour les Américains : après cela, il sera facile au communisme de s'infiltrer partout en stimulant les défections qui suivraient la perte de Formose. D'autre part, on sait que les Américains sont trop engagés par des systèmes d'alliance depuis le Siam jusqu'en Corée, ainsi que le Cambodge où ils ont envoyé récemment une mission militaire, pour qu'ils veuillent courir le risque de baisser pavillon dans les eaux formosanes.

* * *

A ces raisons politico-stratégiques, qu'il nous soit permis d'ajouter des considérations religieuses qui ont leur importance. C'est que Formose est devenue la terre d'évangélisation par excellence pour les peuples chinois, ainsi qu'une vraie pépinière de missionnaires qui se préparent à s'élancer en temps voulu vers la christianisation de la Chine continentale avec ses six cents millions d'habitants. En effet, l'exil des missionnaires catholiques de la Chine rouge, a provoqué leur exode vers Formose où ils sont bien accueillis des autorités ainsi que par leurs confrères en religion. Si Formose comptait quinze prêtres catholiques (les RR. PP. Dominicains) et près de huit mille catholiques en 1945 lors de la reddition Japonaise, aujourd'hui on compte plus de trois cents prêtres de divers ordres et plus de trente-cinq mille catholiques.

Ces chiffres sont significatifs, surtout en les prenant dans la perspective de l'histoire des missions. Si l'évangélisation de Formose avait été entreprise au XVIIe et au XIXe siècle, l'apostolat étant pratiquement impossible de 1895 à 1945 sous l'occupation japonaise. Les missionnaires pouvaient tout juste s'occuper des chrétiens existants. Aussi en 1945, la grande île ne comptait qu'un seul vicariat apostolique dont le siège était à

Koashiung au sud du pays. Après 1948, la poussée communiste sur le continent avait refoulé à Taiwan un grand nombre de prêtres chinois et étrangers. Ils arrivaient d'habitude par voie de Hong-Kong, où une organisation d'accueil se dévoue pour les placer. Nous avons visité les locaux et les centres d'activité de cette organisation que dirige le R. P. Bourassa, un jésuite canadien, dont les soucis ont augmenté par les problèmes des réfugiés chinois (près de deux millions) qui encombrent Hong-Kong en ce moment.

Avec ces renforts, l'Eglise était capable de commencer une large évangélisation de Formose. A partir de 1950, le vicariat de Koashiung fut progressivement subdivisé en cinq divisions ecclésiastiques : un archevêché à Taipei et quatre préfectures apostoliques : à Chiayi avec Mgr Niu (chinois), à Hualien avec Mgr Vérineux (français), à Koashiung avec Mgr Arreegui (espagnol) et à Taichung enfin avec Mgr Kupfer (américain). Depuis 1951 le nombre de prêtres augmente chaque année, atteignant maintenant près de trois cents avec deux cent trente frères et sœurs. C'est à Taipei que se trouve en ce moment l'Internonce de Chine, Mgr Riberi, qui nous accueillit avec générosité pour nous parler des problèmes religieux de Formose et de la Chine, ainsi que des persécutions dont il fut l'objet sur le continent chinois.

En Chine continentale, Mgr Riberi avait fondé et développé de 1947 à 1951 à Shangai un *Bureau Central Catholique* qui avait beaucoup contribué à l'unification et au développement de l'apostolat. A partir de 1949, il fut un centre actif de résistance religieuse quand les communistes essayèrent de fonder une église séparée de Rome. Après son expulsion de Chine communiste en 1951, Mgr Riberi est venu s'installer à Taipei, où il a fondé un nouveau bureau catholique. Bien qu'il soit encore à ses débuts, cet organisme comprend un centre d'information, une librairie catholique, un centre d'édition, un bureau d'apostolat social, un conseiller légal, la direction de la Légion de Marie qui fait tant en Chine communiste et enfin d'autres entreprises religieuses.

Tout ce travail apostolique porte des fruits. Nous avons pu le constater dans diverses églises de Formose, où les fidèles viennent en grand nombre aux offices. La piété des grands et des petits nous a fortement émus. Nous avons également admiré le travail apostolique modeste et puissant de nos missionnaires, en particulier des Pères dominicains de la capitale et des Pères jésuites installés à Taipei aussi bien que dans les villages environnants. Plus bas dans le pays, un groupe de missionnaires jésuites occupent leurs loisirs en préparant un dictionnaire en plusieurs langues. Certains de ces divers missionnaires prennent beaucoup de peine à apprendre le chinois et ses dialectes pour prêcher aux habitants dans leur propre langue.

Tant de prières montent au ciel dans les modestes chapelles de Formose et dans toutes les églises du monde pour la propagation de la connaissance et de l'amour du Christ, qu'il nous faut souhaiter que Formose reste fièrement dans le giron des puissances qui savent respecter les valeurs religieuses et qui s'y préparent à tous les sacrifices pour faire mériter aux hommes de bonne volonté la grâce divine de la paix.

Thomas GREENWOOD
Professeur à l'Université de Montréal

Le sens des faits

Le Cardinal Léger, Légat papal

Dans une bulle pontificale, datée du 21 juillet 1955, S. S. Pie XII écrivait : « Notre Très Cher Fils, Vous, qui occupez si honorablement l'illustre siège de Montréal, et qui resplendissez de la pourpre romaine, Nous Vous choisissons et Vous nommons Notre Légat, pour qu'en ce lieu qu'on appelle l'Oratoire Saint-Joseph, Vous imposiez, comme si c'était de nos propres mains, le diadème d'or à la célèbre statue de l'Epoux de la Vierge Marie ».

L'Oratoire, devenue basilique mineure l'an dernier, et dont on célèbre cette année le cinquantenaire et le 85e anniversaire de la proclamation de saint Joseph comme patron de l'Eglise universelle, se devait de donner à cet événement un éclat incomparable. Après un congrès et des séances d'étude qui ont exalté la place de saint Joseph dans l'Eglise et la portée de son message théologique et dont les journées des 8 et 9 août marquèrent l'apothéose par une véritable et massive invasion de l'Oratoire par cent mille pèlerins qui y escaladèrent le promontoire durant ces jours de fête, il était convenable de ceindre d'une couronne d'or le front du Patriarche. Pour remplir cette fonction, à la demande du Recteur de l'Oratoire, S. S. Pie XII daigna choisir parmi ses fils illustres un Légat pourvu des privilèges du successeur de Pierre et agissant en son nom. En choisissant le Cardinal Paul-Emile Léger, Sa Sainteté répondait sûrement à un désir secret de tous les catholiques de Montréal. *Vox populi, vox Dei.* Nanti des pouvoirs du Saint-Père, si généreusement concédés pour un grand jour, Son Eminence, avec toute la bonté et la simplicité à Elle coutumières, remplit ce mandat selon toutes les règles du protocole romain. Contrairement à l'adage théologique : *honor in honorante*, je me plais à croire que saint Joseph y reçut sa part d'honneur, un surcroît de béatitude accidentelle qui nous le rendra encore plus favorable.

La « Revue Dominicaine » redit à Son Eminence toute son admiration pour l'honneur que Rome vient de lui confier et l'assure de son concours pour les œuvres innombrables qu'Elle soutient et développe avec le zèle des apôtres et la sagesse des Pères de l'Eglise.

La Direction

Le nouveau Provincial des Dominicains

Le 2 juillet dernier, au monastère des Dominicains de Québec, eut lieu l'élection d'un nouveau Provincial, selon la formule démocratique, c'est-à-dire par les Prieurs et les Délégués des Couvents et des Maisons.

Pour succéder au T. R. P. Gérard Paré, qui gouverna la Province avec sagesse, clairvoyance et inlassable dévouement, pendant deux termes consécutifs, soit huit ans, les capitulaires, après avoir assisté à une messe solennelle en l'honneur du Saint-Esprit, choisirent, au scrutin secret, le T. R. P. Thomas-M. Rondeau, Prieur de notre Couvent de Saint-Hyacinthe.

Né le 22 mars 1904, à Kingsey Falls, P. Q., après ses études primaires à l'école paroissiale, son cours classique au Séminaire de Sherbrooke, sa prise d'habit chez les Dominicains, le 3 août 1925, suivie d'un an de noviciat qui l'amena à prononcer ses premiers vœux, le Frère Thomas-M. Rondeau s'achemina vers notre Collège dominicain d'Ottawa où il commença le cycle régulier des études, soit deux années de philosophie et quatre de théologie couronnées par le lectorat en théologie, en 1932. Entre temps, il reçut l'onction sacerdotale des mains de Son Eminence le Cardinal Rouleau, le 1er mai 1930.

C'est à Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa qu'il commença son ministère actif (1933-1934) et s'y fit remarquer par son dévouement évangélique et son grand esprit de foi. Prédicateur (1935-1939), à Ottawa durant un an et à Montréal durant trois ans, il s'y révéla un orateur de grande classe. Il prêcha même la Station quadragésimale à Saint-Dominique de Québec, en 1936, avec autant de succès que ses prédécesseurs. Cette carrière prometteuse fut ralentie quand il fut élu Prieur de notre Couvent de Saint-Hyacinthe, le 12 décembre 1939, et se brisa quand il accepta l'écrasante charge de Maître des étudiants dominicains à Ottawa (1942-1954). C'est pendant cette période qu'il cumula la fonction de secrétaire à la Délégation apostolique d'Ottawa. Elu de nouveau Prieur, à Saint-Hyacinthe, le 23 août 1954, c'est là que la Providence est venue le chercher, le 2 juillet dernier, pour lui confier les destinées de la Province.

Pour avoir occupé les principaux postes qu'un religieux peut recevoir, il en rapporta une précieuse expérience et surtout une connaissance rare de tous les religieux. On peut dire que tous les moins de quarante ans ont reçu de lui, en tout ou en partie, leur formation religieuse, et les autres, ses confrères d'étude ou d'apostolat, ont pu admirer en lui un religieux parfaitement équilibré et profondément attaché à toutes les observances de son Ordre.

Saint Thomas d'Aquin nous dit : « aux savants de nous enseigner, aux saints de prier pour nous et aux prudents de nous gouverner ». Sans refuser au T. R. P. Rondeau aucun de ces attributs, je me plais à exalter sa prudence, son jugement droit, ses propos toujours mesurés et surtout son tact, ce doigté indéfinissable qui saisit le point de l'âme qu'il faut toucher, non pour la prendre d'assaut, mais pour se l'attacher.

Ceux qui ont vécu sous son autorité se plaisent à louer en lui son esprit droit, son grand cœur, sa modération, sa sincérité et sa grande bonté.

D'un physique imposant et accueillant d'où sourd une vie intérieure rayonnante, le T. R. P. Thomas-M. Rondeau ne décevra sûrement pas les espoirs que ses frères en religion ont mis en lui. Avec la grâce de Dieu, le secours de la Reine du Rosaire, l'intercession de saint Dominique, il conduira la Province avec la sagesse, la prudence, la justice et la charité qui ont déjà marqué sa vie. *Ad multos et faustissimos annos !*

LA DIRECTION

Hommage à Aurèle Séguin

Le 3 août, en compagnie de 13 jeunes gens sortis de nos collèges classiques, M. Aurèle Séguin, directeur du réseau français à Radio-Canada, revêtait l'habit dominicain, en l'église Notre-Dame du Rosaire, à Saint-Hyacinthe. Ses confrères des ondes, pour témoigner leur gratitude à leur chef, n'ont pas cru mieux faire que de filmer cet événement et de le projeter sur les écrans de nos foyers, le 6 août, à 7 heures 30 p. m.

Les habitués de la télévision ont fort goûté ce spectacle. Bon nombre ont regretté qu'il n'eût duré qu'un quart d'heure. L'image était parfois confuse, la sonorité également. Dans l'ensemble cette projection était plus que satisfaisante et son intérêt des plus captivants.

Sans doute, c'était la première fois qu'une cérémonie religieuse de ce genre était télévisée, pénétrant ainsi au fond de nos maisons pour donner du jamais vu, du jamais entendu. C'est le cas de le dire : le cloître qui garde habituellement ses secrets, ouvrit ses portes sur le monde, projetant ainsi, à travers les variétés profanes, l'entrée en religion d'un vétéran de deux merveilles de notre temps : la radio, la télévision. Monsieur Marcel Blouin, dans « La Patrie » du 7 août, avait, avec raison, intitulé sa chronique : « Aurèle Séguin est le principal acteur de sa plus belle émission de TV : sa prise d'habit religieux ». Et c'est fort juste. Cet homme, qui quittait ses trois garçons, ses nombreux amis, une position sociale de premier plan dans le monde des artistes, intensifiait, par le prestige de son nom, le tragique habituel de cette cérémonie qu'est une

prise d'habit. « Cette folie pour les hommes qui est sagesse aux yeux de Dieu ».

Les impératifs de la Grâce sont assez fréquents chez les jeunes de vingt ans, mais chez un homme de cinquante et un ans, ça devient une surprise, un étonnement. Exception faite d'une dizaine de professionnels en droit, en médecine, en lettres, en sciences sociales qui sont entrés chez les Dominicains, en ces dernières années, pendant ou au sortir de leurs études universitaires ou après quelques années de pratique, rares sont ceux qui « au midi de la vie » font une volte-face, pour avoir été illuminés, intérieurement du moins, un peu comme saint Paul sur le chemin de Damas. Néanmoins le pas que vient de faire Aurèle Séguin, son ami Oscar O'Brien, présent à cette cérémonie, l'avait posé il y a déjà dix ans, à un âge aussi avancé, en entrant chez les Bénédictins de Saint-Benoît du Lac. Et le Père Saint-Hilaire, professeur de carrière, qui revêtit la bure franciscaine il y a quelques années, reçut l'onction sacerdotale, le 7 août dernier, des mains de Son Eminence le Cardinal Léger. Plus loin, je vois le Père M.-Albert Leseur, journaliste, qui se convertit en lisant les écrits de sa défunte épouse, Elisabeth, et entra chez les Dominicains à l'âge de cinquante-neuf ans.

Admirons sans comprendre ces surprises de la Grâce, ces longs cheminements dont se sert la Providence pour conduire les hommes à des fins dont elle seule sait le secret. Souhaitons à celui qui est devenu le Frère Aurèle-Marie Séguin, la paix et la joie intérieure dans l'apprentissage de sa nouvelle vie. Après avoir expérimenté la vie du monde, il lui est donné d'approfondir le sens de Dieu dans la prière, l'étude, les sacrifices. Il en sortira alors, après les années réglementaires, merveilleusement prêt pour un apostolat solide et fécond auprès de ses frères les hommes qu'il connaît bien pour avoir vécu leur vie comme étudiant, époux, père, professeur et chef de la brillante équipe de Radio-Canada.

A. LAMARCHE, O. P.

Bicentenaire des Acadiens

VIVAT ACADIA !

Il y a deux siècles, les Acadiens, français d'origine, installés en Amérique du Nord depuis le XVIIe siècle, subissaient le *Grand Dérangement* dans les souffrances et les larmes. Quelque dix mille personnes étaient brutalement arrachées à leurs foyers et à leur pays par les Anglais et entassées dans des navires insalubres et frêles. Aujourd'hui plus d'un million d'Acadiens regroupés principalement en Louisiane et au Canada

célèbrent le triomphe de leur courage dans la joie. Malgré leur terrible épreuve, ils ont pieusement conservé le souvenir et les traditions de leurs ancêtres, dont ils professent la foi, portent les noms et parlent la langue.

Je voudrais m'arrêter, pendant quelques instants, à méditer avec vous : *leur histoire*, qui fut une épopée tragique et glorieuse, et *leur survivance*, qui est un miracle éclatant de la divine Providence.

I

UN PEU D'HISTOIRE

C'est à l'aurore du XVIIe siècle que la colonie française : « La Cadie » est fondée, dans une presqu'île du continent nord américain, découverte en 1534. Dès le début, l'Acadie est l'œuvre de foi et de courage de solides explorateurs et de hardis colons français qui s'y établissent en 1605.

Pendant cent cinquante ans, ces valeureux pionniers font reculer la forêt, défrichent les terres fertiles, pêchent dans les eaux riches en poissons du Nouveau Monde. Ils posent au prix de grands sacrifices les premières assises d'une France nouvelle en Amérique. Ils progressent et vivent heureux à l'ombre de la Croix du Christ et du drapeau français jusqu'en 1713.

Ces loyaux sujets de Louis XIV sont pris alors dans le jeu international des grandes puissances européennes. Le traité d'Utrecht soumet à la reine Anne les Acadiens qui ne sont pas ses sujets : ceux-ci restent français dans un pays devenu anglais. Leur position unique permet aux documents du temps de les désigner par l'appellation : *French neutrale*. Dans le serment de loyauté à l'Angleterre que ces Français devenus « neutres » prêtent à leurs nouveaux maîtres avec l'esprit de tolérance exigé par les circonstances politiques il est clairement stipulé qu'ils n'auront jamais à porter les armes contre leurs compatriotes.

Pendant quarante-deux ans, gouverneurs et gouvernés demeurent fidèles à cette convention. Mais, en 1755, une guerre coloniale éclate entre l'Angleterre et la France. C'est à cette date, aujourd'hui deux fois séculaire, que le gouverneur anglais Lawrence exige des Acadiens un serment de loyauté sans condition, alors que rien de leur part ne justifie la moindre défiance.

Intelligents et patriotes, les Acadiens repoussent noblement cette provocation issue en partie des manœuvres anticatholiques du gouvernement anglais. Ils refusent clairement et fièrement de se rendre à une invi-

tation qui porte atteinte à leur honneur, blesse leur piété familiale et révolte leur conscience catholique.

Pourvu sans doute de l'autorisation de ses supérieurs, Lawrence ordonne brusquement leur déportation. Il s'empare de leurs fermes florissantes et brûle leurs églises. De nombreuses familles voient leurs membres dispersés ; des fiancés même se trouvent séparés. Tous sont éparpillés le long des côtes de l'Atlantique, dans les colonies anglaises, aux Antilles, et même jusqu'en Angleterre. On enregistre plusieurs naufrages...

L'inhumaine dispersion des Acadiens a duré environ cinq ans, c'est-à-dire jusqu'en 1760 ; car après les drames de Grand-Pré, de Beaubassin, de Port-Royal, etc., en 1755, ce fut celui des habitants du Cap Breton et de l'Ile du Prince-Edouard en 1758 et en 1759. Quels que soient les plans des conquérants britanniques et la part de responsabilité de leurs exécutants, l'expulsion de ce peuple paisible et désarmé constitue une page d'histoire que le monde entier rougit d'avoir vécue. Mais qu'importe ! Dès avant la conquête finale de tout le Canada, le « Grand Dérangement » est accompli : la haine et la cupidité des maîtres du pays sont sauvagement assouvies !

II

Survivance et résurrection

Cependant n'allons pas penser que c'est la fin de ce noble peuple qu'un ennemi implacable veut faire disparaître de la carte du Nouveau Monde. L'amour est plus fort que la mort elle-même. Les Acadiens s'aiment les uns les autres ; ils chérissent la nouvelle patrie qu'ils ont bâtie ; ils sont attachés à leur foi, à leur langue et à leurs traditions ancestrales. C'est pourquoi ils survivent à leur tragique destin. Unis dans la foi, unis dans leur langue, plus que jamais unis dans l'amour réciproque, ils triomphent héroïquement de leurs épreuves, en se regroupant assez vite, vers le Nord, au Canada et en Nouvelle-Ecosse, et plus au Sud, en Louisiane, où ils continuent partout à parler la même langue, à porter les mêmes noms français, à rester fidèles aux us et coutumes de la vieille mère patrie. Nous nous inclinons avec respect, en un hommage de sincère admiration, devant le miracle éclatant de la survivance acadienne.

Il importe de ne pas confondre les deux groupes français de Louisiane. A la Nouvelle-Orléans sont établies cent mille personnes de souche française, tandis qu'on compte environ cinq cent mille Acadiens vivant

surtout dans le sud-ouest de la Louisiane. Leurs principales villes se nomment Lafayette, Grosse-Tête, Saint-Martinville, Prairie-Basse, Grand-Coteau, Bâton-Rouge, etc.

Presque tout le monde est bilingue dans les villes acadiennes de Louisiane. Mais le français domine dans les campagnes. Un visiteur religieux qui a séjourné longtemps dans cet Etat du sud américain déclare qu'on parle français en famille encore aujourd'hui, qu'on prêche en français dans les églises et que le français est la langue des affaires. « Deux fois, j'ai moi-même rencontré des gens, écrit-il, qui ne savaient pas parler anglais ! » Cela ne veut pas dire cependant que les Acadiens louisianais soient séparatistes. Tout en conservant leurs traditions et en faisant rayonner leur culture, surtout au moyen de leur radiodiffusion française, ils savent assimiler pratiquement leur vie et participer loyalement à celle de leurs compatriotes de la grande république américaine.

Puisque les Acadiens, qui fêtent aujourd'hui le courage et la foi de leurs ancêtres, dépassent actuellement le million et vivent regroupés un peu partout au Canada, en Louisiane, en France — soit au Poitou, soit en Bretagne — aux îles Saint-Pierre et Miquelon et ailleurs, le bicentenaire du *Grand Dérangement* leur fournit une belle occasion de resserrer les liens qui, depuis toujours, les unissent les uns aux autres en une inaltérable solidarité.

Il y a quinze ans, ils élevèrent, près de l'église de Saint-Martinville, un monument funéraire en l'honneur d'Evangéline-Emmeline Labiche, dont la légende fournit jadis au poète américain Henry Wadsworth Longfellow le thème d'une épopée désormais immortelle. Evangéline se repose en dormant à l'ombre d'un vieux chêne délicieusement moussu des rives du Têche. De peine et de misère, son fiancé, séparé d'elle par l'expulsion, remonte le fleuve à sa recherche et passe à son insu près du lieu où elle sommeille. C'est de cette héroïne de la légende que le folklore acadien perpétue le douloureux souvenir.

CONCLUSION

Depuis l'horrible et inhumaine proclamation du colonel John Winslow, le 5 septembre 1755, devant les quatre cents Acadiens réunis dans l'église de Grand-Pré, proclamation qui n'était rien d'autre que l'arrêt de mort d'un peuple pacifique et prospère, tous les efforts pour le faire disparaître de la surface de la terre ont été vains et inutiles. La foi et le courage des Acadiens ont triomphé de tous les obstacles. Les souffrances et les larmes, comme la mort elle-même, ont assuré la résurrection et la

survivance de ce peuple béni de la divine Providence et protégé par la Vierge de l'Assomption.

Redisons à nos frères : *Vivat Acadia !* Car un peuple qui a pleuré, su défendre les richesses spirituelles de son âme et rester ce qu'il était, un peuple qui a souffert pour Dieu et la Patrie tout en demeurant grand et fier, un tel peuple ne saurait mourir : il est destiné au plus brillant avenir. C'est pourquoi je lui dis : *Ad multos et faustissimos annos !*

P. Lect. A.-G. Albert, O. P., D. Th.

Québec, le 10 août 1955

A l'Amphytrion

Le théâtre de l'Amphytrion a donné son dernier spectacle le samedi trente juillet passé. Le dix-neuf juillet, au soir, la salle de théâtre était comble, et les étudiants de l'Université McGill ont applaudi avec ferveur le « George Dandin » de Molière.

La pièce, « George Dandin ou le Mari confondu », est une comédie de mœurs. Molière est inspiré de « Boccace ». Le thème est très ancien et semble originaire du moyen âge où régnaient les railleries entre serfs et seigneurs. L'adaptation et les indications extrêmement nombreuses, nous prouvent la grande originalité de Molière.

Le mariage est chose faite et les dangereuses mésaventures que redoute Dandin sont des réalités. Toute la comédie se divise en trois actes et se déroule à la campagne, devant la maison de Dandin ; le premier se situant dans la matinée, l'acte second se déroule dans l'après-midi et le troisième dans la soirée et la nuit.

Cette bouffonnerie ne se termine pas tragiquement, le suicide de « Dandin » est une pure imagination pas plus importante que celui qui menaçait Angélique. Dandin finit par une pirouette en laissant le spectateur en suspens.

Il faut remarquer à la fois le dépouillement et la sobriété des décors, noir et blanc, exécutés par Dyne Mousseau.

« George Dandin » fut représenté pour la première fois, pour le roi à Versailles, le mercredi 18 juillet 1668 et au théâtre du Palais Royal le 9 novembre de la même année. Molière jouait le Dandin.

A Québec, la troupe des « Apprentis » a joué pour la première fois sur le continent américain le *Dandin* en juillet 1949. Voici la distribution des rôles à l'Amphytrion. Dandin : Philippe Grenier ; Blandine : Marie Fresnière ; Lubin : Guy L'Ecuyer ; Mme de Sotenville : Colette Courtois ; M. de Sotenville : Robert Desroches ; Colin : Guy Messier.

Pierre Hébert est probablement l'animateur le plus doué du théâtre de Québec. Il est directeur d'une nouvelle troupe de théâtre à Québec : « La Bajoche ».

Philippe Grenier est un comédien apprécié et si Molière a triomphé à travers les provinces de France (1646-1658) Philippe Grenier triomphe par de petites troupes universelles où il est à la fois comédien et metteur en scène, en Allemagne, en France, au Maroc, au Canada et peut-être actuellement en Amérique du Sud.

Parmi les spectateurs, un soir de représentation, deux scouts noirs venus de Brazzaville discutent.

— Du Molière à Montréal, nous l'aimons.

— Philippe Grenier est un acteur très amusant.

— Avec le Dandin, nous avons ri...

Un Monsieur. — Vous avez ri parce que Molière n'appartient pas à la France, mais à l'humanité entière. Le bon sens, la clarté, la passion de la nature et de la raison ne sont que les qualités de Molière.

— Merci, Monsieur, nous nous souviendrons du Dandin dans notre pays.

Faut-il venir d'Afrique pour remplir les salles de théâtre de Montréal ?...

Michel GAVREL

"The glass slipper" ou la pantoufle de verre

Un film chorégraphique à l'écran au Palace, en anglais, avec Leslie Caron, première ballerine des corps de ballets français.

Ce film dont le montage chorégraphique a été exécuté par Roland Petit, nous retrace l'histoire de Cendrillon. La chorégraphie a deux années et l'on ne peut pas dire qu'elle soit moderne. Mais ce film nous intéresse par le fait qu'il introduit un nouvel art au cinéma avec de nouvelles techniques.

Leslie Caron, petite fille misérable, ne tardera pas à se faire connaître de son Prince. Elle rencontre occasionnellement le Prince lors d'une promenade ; celui-ci se fait passer pour le cuisinier et lui remet une invitation de bal.

Au bal lors de la réception, elle cherchera un cuisinier et rencontrera un duc.

Le thème en est simple, mais la chorégraphie nous attire vers les qualités de subtiles expressions, de charme, de distinction, d'énergie que l'on retrouve en cette ballerine française.

Si Molière fut le premier à mêler la danse au théâtre avec Mademoiselle Du Parc, les producteurs américains sont les premiers à faire un film où resplendit la chorégraphie. Ainsi nous verrons Lili mourir, sur les marches du palais, avec les mouvements nous montrant les plus hautes techniques qui tiennent à la fois du ballet, du théâtre et du cinéma.

M. G.

Les disques

Avec l'Orchestre Philharmonique de Vienne, Wilhelm Furtwangler met en relief la vigueur plutôt que le côté dramatique de la Cinquième Symphonie de Beethoven. Ce disque, qui contient aussi l'Ouverture de Fidélio de Beethoven, montre bien avec quelle originalité Furtwangler aborde les grands chefs-d'œuvre (Victor LHMV-9).

Sur Victor (LM-1911), quelques extraits du Bal Masqué de Verdi chantés par Warren, Milanov, Peters, Peerce et Marian Anderson. Pour Marian Anderson, c'est l'œuvre qui a marqué ses débuts tardifs au Metropolitan cette année. Dommage qu'elle ne soit plus maintenant à son apogée ! L'orchestre du Metropolitan, dirigé par Mitropoulos, contribue à créer l'intensité dramatique requise. Bonne prise de son.

L'Orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam, dirigé par Carlo Zecchi, interprète la Symphonie no 3 « rhénane » de Schumann. Ça n'a peut-être pas la chaleur qu'y mettrait Bruno Walter, mais ça a quand même des qualités. Bonne reproduction (Epic LC-3092).

Zino Francescatti interprète avec brio les populaires concertos pour violon de Mendelsohn et de Tchaïkovsky. L'Orchestre Philharmonique de New-York, dirigé par Mitropoulos, l'accompagne. Disque substantiel (Columbia ML-4965).

L'opéra de Bizet, Les Pêcheurs de Perles, contient de la musique agréable et vaut la peine d'être entendu. Surtout dans la version vivante que nous en donnent Léopold Simoneau, Pierrette Alarie, le Chœur Elizabeth Brasseur et l'Orchestre des Concerts Lamoureux dirigé par Jean Fournet. Vivement recommandé (Epic SC-6002).

Sur Columbia (ML-4938), le commentateur Jim Fassett nous présente quelques expériences sur le son faites au moyen d'une machine à enregistrer magnétique. Les sons les plus familiers peuvent nous sembler inconnus dès que l'on change leur fréquence ou leur volume. Par exemple, le bruit à peine perceptible que fait une épingle en tombant est amplifié jusqu'à prendre les proportions d'une véritable explosion. Les expériences portent sur des bruits quotidiens et les commentaires de Fassett sont inté-

ressants et brefs. *Strange to your Ears* est un disque instructif, surtout pour ceux que l'acoustique intéresse.

Quelques extraits de Wagner sont interprétés par l'Orchestre Philharmonique Royal sur un disque Columbia (ML-4962) : l'Ouverture du Vaisseau fantôme ; Prélude au 3e acte, Danse des Apprentis et Procession, des Maîtres-chanteurs ; l'Enchantement du Vendredi-Saint de Parsifal ; le Voyage du Rhin et la Musique funèbre de Siegfried, Beecham connaît à fond cette musique et il la joue avec passion ; le rêve, la tendresse, l'imagination, le drame tourmenté, le coloris, rien n'y manque. Bonne reproduction. Recommandé.

Rudolf Firkusny interprète le concerto pour piano de Dvorak, œuvre trop peu connue et qui s'apparente au concerto de Schumann. L'orchestre de Cleveland est dirigé par Georges Szell. Une des partitions les plus riches de Dvorak (Columbia ML-4967).

G. E.

L'esprit des livres

Arthur THERIO — « Jules Fournier, journaliste de combat ». Montréal et Paris, Fides, s. d. 245 pages. $2.00.

Fournier est né 1884 et il est mort le 16 avril 1917. Mais entre temps quelle carrière ! quel tapage ! quel élan ! C'est certainement une des figures les plus pittoresques de notre journalisme « agressif ». Il écrit bien, jusqu'à la perfection. Il n'a peur de rien, pas même des procès, encore moins des personnes. Comme journaliste il a beaucoup d'idées ; le ton qu'il emploie pour les exposer ne les rend pas toujours sympathiques et c'est le danger de la profession, surtout si on a du tempérament, de passer de la boutade à la brutalité, de pratiquer l'exhibitionisme verbal jusqu'à négliger, ou exagérer le point de vue de l'adversaire. Le « meilleur Fournier » à notre avis est l'homme de lettres, l'écrivain passionné de beau, d'humour et de finesse.

Qu'en pense M. Therio, son biographe ? Celui-ci étudie d'abord ce qu'il appelle « la carrière active » de J. F. (p. 36), c'est-à-dire « le nationaliste, le politicien, l'économiste, l'essayiste, le polémiste et le plaideur ». Dans les trois derniers chapitres d'un livre qui en contient neuf, il étudie « le point de vue littéraire ». M. Therio aime J. Fournier, fait tout pour nous le faire aimer, se montre charitable jusqu'à la témérité. Vg. à la page 153 : « Et nous croyons que son action comme polémiste a donné des résultats merveilleux. Craint, il le fut de tout le monde... et ce fut un bien pour le pays, la province et le public ». Pas si certain. En revanche il faut dire à l'avantage de M. Therio qu'il a réussi à nous rappeler d'une façon qui est loin d'être banale une des pages de notre histoire, encore toute récente (1900-1915), qu'il serait regrettable, à nous les moins âgés, de ne pas connaître quand elle nous est racontée avec tant de charme et de patience. Excellente présentation de chez Fides. Douze pages de bibliographie scientifiquement étagée. Index des principaux noms de personnes.

Benoît Lacroix, O.P.

Laure RIÈSE — « L'âme de la poésie canadienne-française ». *Selected, edited and with biographical Notes. Toronto, The MacMillan Company of Canada.* 1955. 263 pages. $2.75.

Il est toujours utile de savoir, quand on peut l'apprendre, ce qu'un universitaire anglo-canadien pense de notre littérature d'expression française, à condition que nous acceptions que sa culture étant autre, autre probablement sera aussi le jugement qu'il porte sur nous. Nous savons nous-mêmes, pour l'avoir souvent entendu discuter, ce que certains universitaires torontois pensent de notre littérature, de notre parler surtout. Aussi nous admirons le courage du professeur Rièse qui a décidé d'utiliser le procédé discret et irréfutable des faits. En reproduisant certains poèmes, en rappelant certains noms et exposant quelques thèmes, l'on verra bien

que nous respectons la langue française, que nous l'écrivons bien aussi. « Ce peuple d'extraction française, en dépit de la conquête anglaise a préservé un patrimoine de fidélité, de courage, d'inspiration dont la France peut être fière » (p. v.). (Et le Canada, lui ?).

Beaucoup de candeur précède et dirige le choix de M. Rièse. Nous sommes heureux d'y trouver après Crémazie, Fréchette et quelques autres bien connus, Alfred Desrochers qui reste parmi nos « modernes » un des plus actuels et l'un des plus vrais, S.-D. Garneau, S. Routier, Anne Hébert, etc. Plusieurs n'ont pas été choisis. Ont-ils été oubliés ? Nous hésitons à l'affirmer devant tant de bonne volonté. Nous n'avons pas réussi à trouver le principe qui a présidé au choix de L. R. Autre culture, autre façon de discerner ?

B. L.

Henry LONGFELLOW — « Evangéline ». Nouvelle traduction de Maurice Trottier. Les Editions Chantecler, Limitée, 8125, boulevard Saint-Laurent, Montréal-11. 18 cm. 118 pages.

La traduction de Maurice Trottier est la seule, à notre avis et à notre connaissance, qui rende l'idée absolue de l'original. Il a su conserver la puissance évocatrice du texte qu'il avait à transposer. Toujours il s'est révélé respectueux du mouvement, soit du rythme du verset de *Longfellow*. Ainsi retrouvons-nous dans cette version tout le caractère poétique, soit le climat du poème anglais.

C'est une interprétation chaude et lumineuse.

En offrant à ses compatriotes un travail aussi parfait que beau, Maurice Trottier leur rend un grand service. Il contribue à l'élargissement de nos perspectives culturelles. Il ouvre toute grande une nouvelle fenêtre sur les champs ensoleillés du lyrisme, de la poésie où se rencontrent et se donnent la main tous les peuples de la terre.

Paraissant à un temps où l'on commémore la tragédie acadienne, ce petit livre nous semble destiné à remplir chez nous une grande mission sociale et culturelle.

R. Dion-Lévesque

Séraphin MARION — « Littérateurs et moralistes du Canada français d'autrefois ». Tome VIII. Les Editions de l'Eclair, Hull, P. Q. 20 cm. 192 pages.

Le Père Benoît Lacroix, appréciant ce volume dans « Le travailleur » du 13 décembre 1954, écrivait : « M. Marion y a tellement mis son cœur, il a tellement vécu son aventure, que finalement à le lire on le croirait du siècle de ceux dont il nous entretient. Il se bat avec ou contre ses personnages, il parle comme eux, il écrit comme eux, il vit leur misère ou leur gloire... C'est pas triste du tout à lire ».

En effet, pour réussir dans ce genre de travail, sont nécessaires le courage, la patience et surtout un grand cœur. L'auteur a soulevé la pous-

sière des vieux journaux, des vieilles revues, des vieilles lettres, surtout il a lu, compris, dépouillé, ordonné des textes et des textes qui, isolés, restent assez insignifiants, mais remis dans leur contexte idéologique, prennent une singulière importance. Et c'est le grand mérite de M. Marion de s'être, seul, aventuré dans l'aride désert de nos lettres naissantes et d'y avoir découvert l'esprit et les préoccupations des littérateurs et moralistes qui nous ont précédés.

Dans ce tome VIII des « Lettres canadiennes d'autrefois », je signale, en raison de l'actualité des problèmes qu'ils posent, le chapitre I : « Le Tartufe et Mgr de Saint-Valier » ; le chapitre V : « Dramaturges français et moralistes canadiens ».

Un livre très instructif et, qui, grâce aux vertes polémiques qu'il évoque, garde tout l'intérêt d'un bon roman.

A. L.

En COLLABORATION — « Le règlement des conflits de droit ». Les Presses Universitaires Laval. 1955. 22 cm. 140 pages.

Les centaines de congressistes qui ont assisté au neuvième Congrès des Relations industrielles de Laval, en mai 1954, n'ont sûrement pas perdu leur temps. La plupart des conférenciers, avocats et diplômés en sciences sociales, ont exposé, en philosophe et en juriste. 1. — Nature et source des conflits de droit individuels ou collectifs ; II. — La juridiction des commissions administratives ; III. — Les juridictions civiles, pénales et criminelles sur certains conflits ; IV. — Les conflits de droit qui naissent de l'interprétation des conventions collectives ; V. — Les rôles futurs de l'arbitrage statutaire et conventionnel ; VI. — Les tribunaux du travail ; VII. — Tendances du droit anglo-américain dans le règlement des conflits de droit ; VIII. — Le règlement des conflits de travail. Ce livre s'ouvre sur une *Introduction* très sage de M. Gérard Tremblay, directeur du Département des relations industrielles et se ferme sur la liste des invités : environ cinq cents.

Volume très actuel qui intéresse au même degré les employeurs et les employés. Décidément la vieille Université va de l'avant. Le Cap Diamant n'est plus une borne mais un phare puissant qui éclaire l'avenir.

A. L.

Patrick ALLEN — « La margarine peut-elle remplacer le beurre ? » *Service de Documentation économique*, no 8. Montréal 1955. 24 cm. 88 pages.

« Ce ne sont ni les consommateurs, ni les distributeurs, ni les fabricants de margarine qui sont les premiers et les plus fortement touchés par la présence ou l'absence de la margarine sur un marché comme celui du Québec, mais bien l'agriculteur ».

A. HULPIAU — « Pourquoi tant de religions ? ». Collection *Etudes religieuses*, Bruxelles, 1954. 20 cm. 72 pages.

Explication de toutes ces religions qui surgissent ici et là à différentes époques de l'histoire. Le sentiment religieux est profond et naturel. D'où recherche de Dieu.

J. GODRON — « Climat moral des professions judiciaires ». Collection *Le monde et la foi*. Desclée et Cie, Tournai, Belgique. 18 cm. 142 p.

Cet ouvrage à l'adresse des jeunes avocats tente de placer la justice et ses professions sous un éclairage d'humanisme chrétien. On y trouve des leçons de technique professionnelle, de psychologie et de morale. Nos avocats feraient bien d'en prendre au moins connaissance.

Théodore FILTHAUT — « La théologie des mystères — Exposé de la controverse ». Traduction française par J.-C. Didier et A. Liefooghe, Desclée & Cie, Tournai, 1954. 105 pages.

Voici un ouvrage qui rendra de précieux services à quiconque s'intéresse à la théologie des mystères. Il est à la fois un bon exposé du débat institué autour de la pensée d'un dom Casel ainsi qu'une excellente introduction aux travaux de ceux qui, depuis trente années, ont écrit, en Allemagne, sur la doctrine des mystères. Trop peu de ces écrits ont été à date traduits en français, et à moins de pouvoir aller directement aux textes — et une connaissance sommaire de l'allemand n'y saurait suffire — on en est réduit à se contenter de petites synthèses très claires, se présentant comme résumés de positions, pourtant extrêmement nuancées, et que l'on trouve dans certains ouvrages sur les sacrements ou dans bon nombre de manuels de dogme. On y fait souvent bien vite le procès de la pensée casélienne, et on a d'ordinaire tôt fait de régler le cas de théories aussi hardies que celle de la représentation objective des sacrements, par exemple.

M. Filthaut ne s'engage pas dans la controverse. Il nous dit lui-même que son ouvrage n'a « d'autre prétention que d'exposer, non d'apprécier les divers points de vue ». Il ajoute qu'il a voulu dresser un inventaire et que cet inventaire fournirait « la possibilité d'un jugement sûr et d'une option pertinente ». On lui en sait gré après la lecture des cent pages très denses de son travail.

Le livre de M. Filthaut trouvera bon accueil auprès de ceux qui n'ont pas le loisir de se familiariser avec la vaste littérature consacrée à la théologie des mystères, mais il serait regrettable qu'il dispense le grand nombre de la lecture des quelques ouvrages traduits en français, tels *Das christliche Kultmysterium* (Le mystère du culte dans le christianisme) et *Da Gedächtnis des Hern in der altchristlichen Liturgie* (Le mémorial du Seigneur dans la liturgie de l'antiquité chrétienne). Les traducteurs promettent pour bientôt aux lecteurs de langue française d'autres écrits parmi les plus importants que dom Casel a fait paraître. Rien ne remplacera une lecture personnelle de ces ouvrages.

On aurait peut-être souhaité un exposé plus élaboré, aux chapitres 3 et 4 (Le témoignage de l'Ecriture et des Pères dans la controverse, L'exégèse de Rom. 6, 2-11) : le terme d'inventaire est ici entièrement justifié. Par contre, le chapitre 2 (Le problème de la présence mystérique), qui constitue les deux tiers de l'ouvrage, et où l'exposé procède selon un rythme plus lent, révèle l'aisance avec laquelle l'auteur pénètre des pensées aussi variées, ainsi que son information très sûre.

Les traducteurs ont reproduit une bonne part de la bibliographie complète donnée dans l'édition allemande de l'écrit, tant des œuvres de dom Casel que de celles des autres auteurs qui ont traité de la doctrine des mystères. Ils ont aussi ajouté une courte notice sur les théologiens dont les noms interviennent au cours du volume. Les lecteurs français leur en seront reconnaissants.

Albert Poirier, O. P.

En collaboration — « La Vierge Immaculée ». *Histoire et doctrine.* Année mariale 1954. Editions franciscaines, 2080 ouest, rue Dorchester, Montréal. 22 cm. 302 pages.

A l'occasion de l'Année mariale 1954, les fils de saint François ont composé un imposant volume de doctrine et d'histoire sur l'Immaculée. Dix chapitres de haute valeur nous en disent la pensée des siècles chrétiens, des grands écrivains ecclésiastiques, des grands Ordres religieux qui a conduit cette doctrine jusqu'au stade de dogme, en 1854. Un index des noms propres, un autre des sujets traités, une table des matières terminent ce livre d'une typographie impeccable et d'une présentation séduisante. Un livre qu'on regarde avec fierté et qu'on lit avec amour.

A. L.

En collaboration — « L'Immaculée Conception ». Compte rendu *in extenso* des travaux du VIIe Congrès marial tenu à Lyon en 1954. Secrétariat marial, 5, rue Mulet, Lyon. 21 cm. 446 pages.

Ce compte rendu donne, dans leur teneur intégrale, tous les documents officiels, discours, allocutions, conférences spécialisées qui eurent pour objet l'Immaculée. Dans la série, on trouve les noms des maîtres les plus éminents de la mariologie. Une source où la doctrine mariale coule à flots continus dans des pages de belle tenue littéraire.

A. L.

Paul-Eugène TRUDEL, O. F. M. — « Marie, Reine du monde et Mgr Ange-Marie Hiral ». Editions franciscaines, 2080 ouest, rue Dorchester, Montréal. 21 cm. 328 pages.

Vicaire apostolique de Port-Saïd, Egypte, ce modeste et vaillant religieux, qui fonda le monastère des Pères franciscains de Québec, passa la plus belle partie de sa vie à proclamer par ses écrits, ses discours, ses causeries, Marie, Reine du monde. C'est l'évocation de cet apostolat qu'on re-

trouve dans ce livre et que S. S. Pie XII devait sanctionner officiellement, le 1er novembre 1954. Un nouvel hommage à Marie qui honore les fils de saint François.

A. L.

R. BERNARD, O. P. — « Le mystère de Marie ». Desclée De Brouwer, Belgique. 20 cm. 344 pages.

Cette quatrième édition se présente au public, sans modifications, comme un témoin de la théologie qui a précédé le grand événement du 1er novembre 1950. On verra que cette théologie était dans le sens de l'Eglise. Au lecteur de faire les mises au point touchant le dogme de l'Assomption.

A. L.

Amédée HUC, C. M. — « Elévations sur le mystère de la médaille miraculeuse ». Editions Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris-VI. 18 cm. 168 p.

Trente élévations sur les origines et les prodiges de la médaille miraculeuse. De pieuses et justes réflexions morales viennent aider le pécheur — qui ne l'est pas ? — à triompher de ses misères. Un livre de foi et d'espérance en Marie !

Henri RONDET, S. J. — « Saint Joseph ». Textes anciens avec une traduction. Editions Lethielleux, 10, rue Cassette, Paris-VI. 18 cm. 178 p.

Un important florilège de textes anciens constitue le corps de cet ouvrage. En plus, de belles pages de Bossuet et de François de Sales. Le premier traité doctrinal sur saint Joseph est la *Summa de donis sancti Joseph*, 1522, d'Isidore d'Isolanis, O. P. Dans la bibliographie, l'auteur signale, à bon droit, « La Paternité de saint Joseph » par J.-M. Parent, O. P., Ottawa, 1948. Un documentaire qui vient à son heure enrichir le « Centre de Recherches sur saint Joseph» de l'Oratoire, Montréal. Enfin, *I ad Joseph cum spiritu tuo.*

A. L.

Gaston ZANANIRI — « Dans le mystère de l'unité. Maria-Gabriella ». Casterman, Tournai, Belgique, 1955. 20 cm. 184 pages.

Sœur Maria-Gabriella, religieuse trappistine italienne, est morte à 25 ans, après avoir fait l'offrande de sa vie pour l'unité chrétienne. Sa biographie, basée sur une importante documentation inédite et sur les souvenirs de son ancienne abbesse, ne manquera pas de causer une profonde sensation tant parmi les catholiques que parmi leurs frères séparés.

« Il nous a semblé, nous dit le P. Dumont dans l'Introduction, que la leçon de Sœur Maria-Gabriella méritait d'être plus connue. Plus que la forme exceptionnelle de son offrande, ce que nous souhaitons qu'on en retienne, ce sont les vertus qui l'ont illustrée, lui donnant un sens et lui permettant d'acquérir sa valeur ».